

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

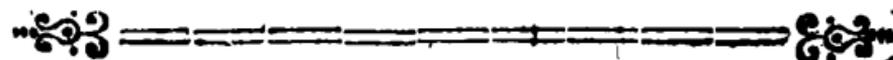
DEDIÉ AU ROI,



M A R S 1 7 5 1.

N E U C H A T E L

D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S.



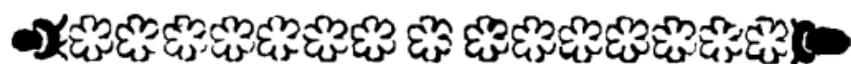
M D C C . L L





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1751.



RECHERCHES

Sur les anciennes VITRES d'Eglise, & Particularitez curieuses sur le VERRE.

PArmi les Sujets que vous m'aviés indiqués, *Monsieur*, come relatifs à l'Histoire de la Cathédrale de *Genève*, que je vous envoiai dernièrement, vous y fites entrer les Vitres des Eglises, & sur tout ces anciennes Vitres peintes dont on faisoit tant de cas les Siècles passés. Vous voulés savoir quand on a comencé à fermer avec du Verre les Fenêtres des Temples, & quand on s'est avisé de colorer ce Verre, & d'orner ces Vitres de diverses figures. L'Epoque de ces usages vous paroît une curiosité dont on peut bien s'ocuper quelques momens, & je pense, come vous, que l'Histoire de ces sortes d'Inventions peut avoir son utilité.

Pour vous satisfaire sur cette Matière, il est bon de remonter à la première origine du Verre. Quoi que l'on doive admirer l'industrie de l'Home dans l'invention des Arts, & des principales comodités de la vie, une circonstance qui doit cependant un peu faire rabatre de la gloire qui lui en résulte, c'est que le hazard, plutôt qu'un plan formé dans son esprit, l'a presque toujours conduit à ces sortes de découvertes.

On raporte différemment la manière dont s'est faite celle dont il s'agit présentement, mais on est tous d'accord en ce point, que le Verre s'est offert de lui même à des gens qui ne le cherchoient pas.

*Plin*e dit, que des Marchans étant abordés sur les Côtes de la *Phénicie*, voulurent faire leur Cuisine sur les bords du Fleuve *Belus*. Ne trouvant point de pierres pour élever leurs trépiés, ils s'avisèrent d'y suplérer par des morceaux de Nitre, dont leur Navire étoit chargé. Ils y joignirent du Sable, qu'ils ramassèrent sur le Rivage, & construisirent une espèce de foier. Ces Matières échaufées par le feu, s'étant fondües, les Marchans virent avec étonement couler une Liqueur luisante, qui se durcit après que la chaleur fut passée*. On croit que cette découverte est
d'en-

* *Plin*e, Liv. XXXVI. Ch. 26.

d'environ mille ans avant la venue de *Jésu-Christ*.

Je crains bien, *Monsieur*, que cette Histoire ne vous paroisse un peu suspecte. Vous trouverez sans doute que pour obliger le Verre à se manifester, il faut un feu plus violent, que celui d'une mauvaise Cuitine en pleine Campagne. Il me semble donc qu'il seroit mieux de raisonner sur la découverte du Verre, come sur celle des Métaux. On convient que c'est l'embrasement fortuit de quelques Forêts, qui fit conoitre les Mines. En conséquence de cet accident, on vit couler de petits Ruiffaux de Fer & de Cuivre. Un semblable embrasement doit avoir aussi fait apercevoir le Verre. La Vittrification de certains Corps terreux est l'effet naturel d'un feu violent. Les Chimistes Arabes ont apellé l'Or, le Fils du Soleil, & le Verre, *le Fils du Feu*.

Après cette première indication de la Nature, les Homes ont perfectionné peu à peu l'Art de la Verrerie. On fait honneur aux Egiptiens de s'être distingués les premiers dans cet Art. Le Verre étoit peu connu à Rome, dans les anciens tems. Son premier usage fut pour des Vases qui servoient à boire. Pendant plusieurs années on se contenta de faire des Bouteilles, des Tasses ou des Gobelets,

Ces Vases n'étoient pas même pour les gens du comun. Leur Vaisselle étoit de terre, de bois ou de corne.

Peu à peu cette Fabrique fit des progrès. On vit à Rome, chez les Persones de qualité, des Vases de Verre fort propres, qui faisoient l'ornement des Bufets. On les tiroit ordinairement d'*Egypte*, & en particulier de la Ville d'*Alexandrie*. Quelques Auteurs ont dit que les premiers étoient venus de l'*Etrurie*.

Sous l'Empire de Néron, dit Pline, on commença à faire des Vases & des Coupes de Verre blanc, d'une grande transparence, & qui imitoient parfaitement le Cristal de roche. Ces Vases qui se tiroient ordinairement de l'*Egypte*, étoient fort estimés, & achetés fort cher par les Grands.

Les Anciens avoient aussi des Miroirs de Verre, & l'on donne à la Ville de *Sidon*, la gloire de cette invention. Ils emploioient aussi le Verre dans les Cérémonies funèbres. On trouve, dans les Tombeaux des *Romains*, des Urnes Lacrimales. Ce sont de petits Vases ordinairement de Verre, dans lesquels, ils ramassoient, dit-on, les larmes répandues pour les Morts, & qu'ils avoient soin de renfermer dans leurs Tombeaux. Ils faisoient même quelquefois des Urnes sépulcrales de Verre, pour y renfermer les Cendres des

Morts.

Morts. On en conserve une de ce genre à Paris, dans le Cabinet de *Ste. Geneviève*. Un Voyageur qui l'a examinée, m'a dit, que toute la différence qu'il y a de ce Verre au nôtre, c'est qu'il est un peu moins transparent. Il n'en faut pas être surpris. Nous voions par expérience, que les Cloches de Verre, qui ont servi quelques années à couvrir nos Melons, deviennent à demi opaques, & par cela même inutiles. Une singularité plus remarquable dans l'Urne de *Ste. Geneviève*, c'est que le Verre est coloré de différentes nuances vertes, en manière de Veines, mais leur Vieillesse seule pourroit bien y avoir mis ces teintes.

S'il falloit prouver que le Verre des Anciens étoit tout à fait semblable au nôtre, je n'y ferois pas embarrassé. Je vous citerois d'abord un Vers de *Virgile*, qui compare leur Verre à l'Eau pour la couleur. Le voila donc come le nôtre pour la transparence. Je crois, *Monsieur*, que vous me dispensés de prouver qu'il en avoit aussi la fragilité. Cependant pour faire tant soit peu parade d'érudition, je vous rappellerai un Passage d'*Horace*, où il applique la fragilité du Verre à la foiblesse des Femmes. *Publius Syrius* autre Poète, done la même qualité à la Fortune, *Fortuna Vitrea*, dit-il. Pour le petit Conte

que l'on fait de leur *Verre Malleable*, vous voulés bien que nous le renvoions au Pais des Fables.

On seroit presque tenté d'en dire autant du magnifique Théâtre de Verre de *Marcus Scaurus* Beau-fils de *Silla*. *Pline* nous dit, qu'un des Etages étoit entièrement incrusté d'une Mosaïque de Verre, magnificence inconnue jusqu'alors. Quelques Auteurs ont aussi fait mention de certaines Sphères de Verre fort ingénieuses, qui avoient paru dans les Bibliothèques des Anciens.

Si l'on avoit porté cet Art si loin sous les premiers Empereurs Romains ; avoués, *Monsieur*, qu'il est surprenant, qu'on ne se fut point avisé d'employer le Verre à un usage beaucoup plus simple, & en même tems beaucoup plus nécessaire, je veux dire, à avoir des Vitres. Cependant il y a une Remarque à faire là dessus, qui doit diminuer nôtre surprise. Il ne doit pas être fort étonnant que les Anciens aient ignoré la manière de fermer leurs Fenêtres avec du Verre. Les Orientaux, chez qui tous les Arts ont pris naissance, habitoient un Pais fort chaud, & où cette précaution n'étoit pas aussi nécessaire que dans nôtre Climat. Ils cherchoient plutôt à faire entrer l'Air & le Vent dans leurs Maisons, qu'à lui en fermer l'entrée.

Les

Les Grillages de bois apellés *Jalousies*, ont parû ce qui convenoit le mieux, en y joignant des Rideaux. Encore aujourd'hui dans tout l'*Orient*, l'*Italie* & l'*Espagne*, les Maisons ne sont garanties que par ces *Jalousies* pendant l'Été, & quand la Saison se rend mauvaise, on a recours à des Châllis de papier ou de toile, que l'on met par dessus. Dans la *Turquie Asiatique* & à la *Chine*, on ajoute, dans le besoin, aux Treillis, des Etofes fines enduites d'une Cire luisante. C'est donc proprement dans les Pais sujets aux vents froids, à la gelée, & aux brouillards, que l'on a jugé nécessaire de fermer les Fenêtres avec une Matière impénétrable aux injures de l'Air, & qui n'interceptât point la lumière.

Cependant, *Monsieur*, après cette petite Apologie des Anciens, sur ce qu'ayant connu le Verre ils n'ont pas sù l'apliquer à leurs fenêtres, il faut convenir de bonne foi, qu'ils ont un peu manqué d'industrie à cet égard. En voici la preuve ; c'est que les Romains, quand le Luxe comença à s'introduire chez eux, cherchèrent quelque chose d'équivalent au Verre, pour garantir leurs Apartemens des injures de l'Air. Ils se servirent pour cela d'une matière fort inférieure à nos Vitres, qu'ils apelloient *Pierre spéculaire*.

Il paroît par un Passage de *Sénéque*, que cette Invention avoit comencé à peu près de son tems. *N'a-t-on pas trouvé de nos jours quelque chose de nouveau, dit-il, come l'usage des Pierres spéculaires, qui transmettent la lumière dans nos Apartemens **?

On demande ce que c'étoit que cette *Pierre spéculaire*. Il paroît que c'étoit une Pierre assez transparente qui se fendoit en feuilles minces. Quelques Auteurs ont crû que c'étoit une sorte de Marbre transparent. *Félibien*, dans son *Traité d'Architecture*, dit, qu'en *Grèce*, & presque dans tout l'*Orient*, on trouve une sorte de Marbre blanc, qui a beaucoup de transparence, que l'on en mettoit autrefois, aux Fenêtres des Bains, des Etuves, & des autres lieux, où l'on ne vouloit pas que le Vent & la Pluie pussent entrer. Il cite un Auteur moderne, qui avoit vû une Eglise à *Florence*, dont les Fenêtres en étoient encore garnies **.

D'autres croient, que cette *Pierre spéculaire* étoit l'*Albâtre*. Le Père de *Montfaucon* dit, dans son *Voyage Littéraire*, qu'il y a à *Florence*, dans l'Eglise de *Saint Minias*, des Fenêtres, où au lieu de Carreaux de Vitres, il y a des
Ta-

* Quædam nostrâ demum prodîsse memoria scimus ut speculariorum usum perlucente testâ clarum transmittentium lumen

** Architect. de Félibien. p. 56.

Tables d'Albatre, dont chacune forme une Fenêtre de près de quinze piez de haut, à travers desquelles l'Eglise est éclairée. Il me semble que ces deux autorités pourroient bien se réduire à une. Il y a lieu de soupçonner que le Marbre de *Félibien* n'est autre chose que l'Albatre du *P. Montfaucon*.

Mais le sentiment le plus vraisemblable, c'est que la Pierre spéculaire des Anciens, n'étoit autre chose que le *Talc*, non pas tel qu'on le trouve dans la plupart des Carrières d'aujourd'hui, mais un *Talc* plus blanc & plus transparent, que les *Moscovites* trouvent en grande quantité dans leur Pais. C'est la ce qui tenoit lieu de Glaces aux Litières couvertes des Dames Romaines.

Un habile Critique a su employer cette Pierre transparente des Anciens, pour répandre de la lumière sur un Passage de *St. Paul*, où il y avoit quelque obscurité. *Nous ne voions maintenant que come dans un Miroir, & imparfaitement*, dit cet Apôtre*.

Vous apercevés bien, *Monsieur*, que cette comparaison n'est pas propre à nous faire sentir l'imperfection de nos connoissances, dont il s'agit dans cet endroit. Les Anciens avoient déjà des Miroirs, qui leur représentoient assez fidèlement les Objets. *St. Paul*

au-

* I. Cor. XIII. 12.

auroit dû dire plutôt, que dans cette vie nous ne voions que l'ombre des Biens à venir, que ce qu'on nous en laisse entrevoir n'est qu'un léger craion. Il est vrai que les Objets réfléchis sur un Miroir, ne sont pas vus d'une manière aussi parfaite, que quand on les voit immédiatement, & qu'on les considère eux mêmes. Mais les Miroirs ont un grand avantage sur les Ombres & sur les Figures. Les simples Ombres ne nous font voir, ni les traits particuliers, ni les couleurs différentes des Objets que nous voudrions conoitre. Il n'y a que la Peinture qui puisse les rendre exactement. Mais les Miroirs à cet égard renchérissent encore sur la Peinture. Un Tableau ne représente les Objets que dans un certain point de vue. La Peinture les fait dans un certain état, dans une attitude fixe, Elle ne sauroit faire voir les différens mouvemens d'une personne, & c'est ce qu'on trouve de plus dans les Miroirs. On n'y voit pas seulement l'objet, on s'y voit vivant, animé, agissant. Un Miroir est donc une Peinture des plus parfaites, & par conséquent St. Paul n'a point dû employer cette image, pour nous donner une idée de l'imperfection de nos connoissances. Ce que l'on voit dans un Miroir se voit presque aussi distinctement que ce qu'on regarde d'une manière immédiate.

Mr. Boos Professeur à *Franequer*, & fort savant dans la Langue Grèque, a soupçonné, qu'il faut traduire ce Passage autrement que n'ont fait la plupart des Versions. Le mot de l'Original signifie bien quelquefois un *Miroir*, come dans la II. aux Corinth. Chap. III. v. 18. *. Mais il signifie aussi quelquefois ce qui tenoit lieu de Vitres aux Anciens, ces *Pierres spéculaires* dont je viens de parler, & qui n'étoient que médiocrement transparentes. De quelque nature que fussent ces Pierres, elles ne pouvoient qu'affoiblir considérablement la lumière. Il est aisé de concevoir que ce que l'on regarde de loin, & au travers d'un Corps qui n'est pas parfaitement diaphane, ne se distingue pas, à beaucoup près, aussi clairement que quand l'Objet est proche, & qu'on le voit sans l'interposition d'aucun Corps.

La suite du verset confirme cette explication nouvelle. *Nous voïons à présent d'une manière obscure ou énigmatiquement*, come il y a dans l'Original, & que St. Paul opose à voir de près & *face à face*. Le sens est donc, que pendant que nous sommes sur la Terre, les choses divines, les grands objets de la Religion ont encore quelque obscurité pour nous. Nous ne conoissons

Dieu

* *isóptron.*

Dieu & ses Perfections infinies que d'une manière fort imparfaite. Dans cette vie, nous apercevons la Divinité au travers des Ouvrages de la nature. C'est voir l'Être suprême un peu confusément & dans l'éloignement. Dans la vie à venir nous verrons Dieu *face à face*.

Quand Mr. Boos eut trouvé cette nouvelle Explication, il la communiqua à un de ses Amis, qui lui fit une Réponse fort ingénieuse, quoi qu'elle roule sur un petit jeu de mots. *C'est quelque chose de singulier*, lui dit-il, *qu'en obscurcissant le terme de l'Original, & le rendant moins clair, vous aïés trouvé le secret d'éclaircir heureusement ce Passage.*

Il est bon de vous faire remarquer, *Monsieur*, que nôtre dernière Version de Genève, imprimée en 1726, a bien rendu la pensée de l'Apôtre, *Présentement nous voions les chose confusément & come par un Verre obscur*. La Version de Berlin si estimée d'ailleurs, a manqué cet endroit, & y a laissé *le Miroir*. Il est vrai que Mr. de Beaufobre dans ses Remarques Posthumes imprimées en 1742. a changé de sentiment. Il se déclare pour l'explication du Professeur de *Franequer*.

Je me flate, *Monsieur*, que vous me passerez cette digression. Ici l'accessoire vaut mieux

mieux que le principal. Vous agréerez encore s'il vous plait, qu'avant que de venir aux Vitres des Eglises, nous tâchions de découvrir de quel siècle est l'Invention des Vitres en général.

Il faut chercher l'Invention des Vitres dans les Pais froids, où elles étoient plus nécessaires qu'ailleurs. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur cette matière en font honneur aux Allemans. Ce qu'il y a au moins de certain, c'est qu'il faut chercher chez ce Peuple industrieux les premiers établissemens des Verreries à Vitres qu'on appelle *Grosses Verreries*. Ce sont eux qui ont rendu comin, & mis à la mode dans toute l'Europe, l'usage des Vitres. On prétend que les François ont comencé assez tard à s'en servir. Il paroît au moins que les établissemens des grosses Verreries en France ne son que du XIII. Siécle. Ce fut dans la Normandie qu'ils comencèrent. On acorda de grands privilèges aux Entrepreneurs, qui étoient des principales Familles de la Province. Les Ducs de Normandie, & après eux les Rois de France ont jugé à propos que cet Ouvrage ne fut pas incompatible avec la Noblesse, & vous favés qu'il y a encore aujourd'hui en France quantité de *Gentilshomes Verriers*. Leur Naissance ne souffre point de ce travail.

L'Em-

L'Empereur *Théodose* avoit déjà encouragé les Ouvriers à Verre, en les exemtant des Charges publiques, dans le 2. Livre de son Code. Cette exemption leur fut confirmée par tous les Souverains, qui des débris de l'Empire Romain, composèrent dans la suite diverses Monarchies.

Dès qu'on eut trouvé dans les Pais froids l'art de faire des Vitres, cette Invention amena bientôt celle des Glaces de Miroir. Les Vénitiens sont parvenus les premiers à en faire d'une blancheur parfaite. Cette industrieuse Fabrique mérite bien que nous en disions un mot en passant. C'est dans cette Ville qu'on trouva le secret de faire des Glaces d'un beau poli qui avoient jusqu'à cinquante pouces de hauteur. Mais il faut convenir que la France a porté cet Art à un degré de perfection où l'Italie n'a jamais pu atteindre. On fait aujourd'hui que les Glaces de *St. Gobin* près de Laon, ont jusqu'à 120. pouces de hauteur. Le procédé en est tout différent, & plus simple, car au lieu de les souffler, come celles de Venise, on les coule sur une Table de fonte.

L'Abé *Pluche* a donné un Mémoire fort circonstancié & fort exact de cette Fabrique des Glaces de *St. Gobin*, à la fin du Tome VII. de son *Spec. de la Nat.* Il est bon d'écrire fort en détail
les

les procédés des Artistes. Cette précaution peut empêcher les Arts de se perdre. C'est aussi un moyen de les perfectioner. On s'est plaint que le *Dictionnaire des Arts* n'a exécuté ce plan que d'une manière fort imparfaite. Plusieurs secrets des Anciens se sont perdus, faute d'avoir été rapportés dans quelqu'un de leurs Ouvrages.

Pour revenir à l'Invention des Vitres, il est fort difficile d'en fixer l'Epoque; mais je la crois beaucoup plus ancienne qu'on ne la fait ordinairement. Il me semble d'avoir lu dans l'Historien *Vospiscus*, qui vivoit dans le III. Siècle, que l'Empereur *Atrelien* fit fermer avec des Vitres plusieurs Apartement de son Palais.

Je n'ai pas présentement cet Auteur sous ma main, mais voici quelque chose de plus précis; c'est un Passage de *Lactance* qui prouve que de son tems on connoissoit déjà les Vitres. Cet Auteur voulant expliquer la Vision, dit que c'est proprement nôtre Ame qui voit les Objets; *Elle les regarde, à travers de l'œil*, ajoute-t-il, *come nous voïons à travers la Vitre de nôtre Chambre, ce qui se passe au dehors**. On a un Passage de St. Jérôme qui est aussi

N

for-

* Mens per oculos ea quæ sunt opposita transpicit, quasi per fenestras lucente Vitro, aut speculari lapide obductis. De Opificio Dei.

formel, mais que je ne raporte pas, parce qu'il ne prouve que pour le V. Siècle.

Il est fait mention de Vitres d'Eglises à peu près à cette date. *Grégoire de Tours* parle déjà de Vitres cassées. C'est dans son Livre sur *les Miracles*.

Il dit dans le Chap. XIII. qu'un parti de Soldats ennemis entrèrent dans l'Eglise de *S^t. Julien de Brioude* où tous les Habitans s'étoient retirés avec leurs effets. *Ayant trouvé la porte fermée, dit l'Historien, un de ces Soldats cassa la Vitre d'une fenêtre derrière l'Autel, & étant entré par là dans l'Eglise, il alla ouvrir les portes aux autres **. La date est du VI. Siècle, car l'Historien parle des Troupes de *Théodoric Roi d'Austrasie Fils du grand Clovis*, & il doit être croiable sur ce Fait, puis qu'il vivoit dans le même Siècle.

Le même Grégoire de Tours nous dit encore dans le I. Livre *de la Gloire des Martirs*, qu'un Voleur emporta les Vitres d'une Eglise de la Touraine, & il nous apprend même que dans ces Vitres, les Carreaux de Verre étoient enchassés dans du bois **. Ils n'avoient pas encore imaginé d'employer le plomb à cet usage; Mais ils n'y perdoient rien, puis que

* Unus eorum in Altari sancto fenestram Vitream, ingreditur.

** Fenestras ex more habens, que Vitro ligais incluso clauduntur.

que nous mêmes avons trouvés à propos de l'abandonner aujourd'hui pour revenir à leur manière.

Le Poète *Fortunat*, de la fin du VI. Siècle, parle des Vitres de l'Eglise de Paris, dans la description poétique qu'il a faite de cette Eglise.

Saint *Ouen* Evêque de *Rouen*, a donné la Vie de St. *Eloy*, dans laquelle il fait mention d'un grand Vitrage qui étoit dans l'Eglise où ce Saint avoit été inhumé. Il écrivoit ceci au VII. Siècle.

Peu de tems après, les Anglois firent venir des Vitriers de France, pour apprendre d'eux à fermer de Verres les fenêtres de leurs Eglises. C'est ce que l'on voit dans *Bède*, & dans les Actes des Evêques d'York.

L'art de faire des Vitrages pour les Fenêtres fut si fort perfectionné dans la suite, qu'on ne s'en servit pas seulement pour garantir les Eglises des injures de l'air, mais encore pour les orner. C'est ce qui parut par les Peintures que l'on fit sur ces Vitres.

La date de ces Vitres peintes est aussi une des Questions que vous m'avez données à examiner. Il seroit fort difficile de dire précisément quand elles ont comencé, & qui en a été le premier Inventeur. En voici la raison; c'est que ces sortes d'ornemens ont des co-

mencemens si grossiers & si imparfaits, qu'on ne s'est pas avisé de conserver la mémoire de celui qui a imaginé de travailler dans ce gout là. Voici ce qui s'est passé à cet égard.

Les Anciens ont eu de bonne heure le secret de peindre le Verre de différentes couleurs, & d'imiter assez bien la plûpart des pierres précieuses. *Pline* le dit en termes formels. Quand à leur imitation on eut fait dans les Fourneaux des Verreries, de ces Verres de couleur variées, on en prit quelques morceaux qu'on arrangea par compartimens, & que l'on employa ainsi aux Fenêtres. On trouva que ces morceaux rangés, de cette manière faisoient un éfet assez agréable. Mais c'étoit peu de chose que cet assemblage de pièces simplement colorées d'une manière uniforme. On peut apeler cela une *Triveline* d'assez mauvais gout.

Les Arts se perfectionent insensiblement. On imagina dans la suite qu'on pourroit représenter sur les Vitres toutes sortes de figures, & même des Histoires entières. On essaia d'abord sur du Verre blanc, en se servant de couleurs détrempées avec la Cole; Mais on remarqua bien tôt qu'elles ne tenoient pas contre les injures de l'air. On chercha donc d'autres couleurs, qui après avoir été couchées sur le Verre blanc, & même sur celui
qui

qui avoit déjà été colorré dans les Verreries, pussent se parfondre & s'incorporer avec le Verre, en les mettant au feu. On y réussit parfaitement, témoin les beaux Ouvrages en ce genre, que nous voions encore aujourd'hui.

Ce que l'on conoit de plus ancien en matière de Vitres peintes, ce sont celles que *Siger* Abé de St. Denis, fit faire à la Cathédrale de Paris, il y a plus de 600. ans. Au reste, ces sortes d'ornemens n'étoient pas réservés aux Eglises, les Princes en décoroient aussi leurs Palais.

Mais on peut dire que tout ce qui s'est fait dans ce genre avant le XVI. Siècle tient beaucoup du Gotique, & pèche sur tout du côté du Dessin. Quand la Peinture se fut perfectionnée en France & en Flandre, les Vitres peintes s'en ressentirent. *Felibien* dit que ce fut un Peintre de Marseille qui aprit aux Italiens à peindre élégamment sur le Verre, quand il alla travailler à Rome sous le Pontificat de *Jules II.* Depuis lui on a fait une infinité d'ouvrages admirables en ce genre, sur tout chez les Flamans.

Les Vitraux de *Tergan* ou *Gouda* ont toujours passé pour des Chef d'œuvres dans cette espèce de peinture. C'est un des plus précieux Monumens dont les Pais bas puissent se glorifier. On ne sauroit assez vanter la hardiesse du dessin & la vivacité des couleurs de ce

beau Vitrage. On admire sur tout une de ces Vitres qui représente la venue de la Reine de Séba vers le Roi Salomon. Le Donateur étoit *Philippe II.* Roi d'Espagne, & alors Souverain des XVII. Provinces. C'est l'ouvrage de *Crubeth* célèbre Peintre de ce tems-là.

Quoi que l'art de peindre sur le Verre soit très beau, vous conviendrés, *Monsieur*, que c'étoit dommage d'employer l'industrie des plus habiles Artistes à travailler sur un Corps aussi fragile & exposé à mille accidens. D'ailleurs le Plomb qui fait tout l'assemblage, demande d'être réparé de tems en tems, ce qui ne se peut faire sans rompre plusieurs pièces. Les Vitres de Tergau se sont ressenties de ces inconveniens. Il ya eu plusieurs Carreaux de cassés qu'on a refait come on a pû. Mais il s'en faut bien que cette seconde main n'approche de la première. Pour sauver en quelque manière des injures du tems ces admirables Peintures, on a pris la précaution de les faire graver, & même sur les Cartons originaux, qu'on a eu le bonheur de recouvrer. Ces Estampes sauverons au moins pour quelque tems, ces morceaux précieux.

Un autre inconvenient de ces Vitraux en couleurs, c'est qu'ils obscurcissent beaucoup une Eglise, au lieu de l'éclairer. Je fai, *Monsieur*, que vous êtes ami de la lumière,

mière, & qu'un Edifice qui manque de jour ne vous plaira jamais. Vous serés sans doute surpris qu'il y ait des gens qui ne sont pas tout à fait de vôtre sentiment. Cependant je puis vous citer un Architecte qui approuve l'obscurité des Eglises, c'est *Felibien*. On ne sauroit avoir trop de jour dans les maisons des particuliers, dit-il, mais à l'égard des Eglises, où la trop grande lumière dissipe la vue, & où un jour foible, & même un peu d'obscurité, tient l'esprit plus retiré & moins distrait, les Vitres peintes y conviennent parfaitement, & ont quelque chose de grand & de beau tout ensemble, come on le voit dans les anciens Temples *. Il n'est pas nécessaire de vous avertir que cet Auteur étoit Catholique Rom. Vous le conoitrés assez à cette décision. Il pouvoit ajouter encore pour apuier son Sentiment que le Luminaire paroïssoit d'avantage, & faisoit plus d'effet dans une Eglise obscure.

Mr. *La Plucette* pensoit bien différemment, come vous pourés juger par ce trait-ci. Il avoit quité le Danemarck pour venir finir ses jours en Hollande. Il entendoit à la Haie pour la première fois un des plus habiles Prédicateurs de l'Eglise Françoisse. Le Sermon étoit fort travaillé, mais trop chargé d'ornemens de l'Art Oratoire. Le stile étoit des plus élevés,

N 4

mais

* *Felibien*, Principes d'Architect. p. 260.

mais trop figuré , & par cela même un peu obscur. C'étoit un de ces Peintres qui cherchent à faire admirer les richesses de leur imagination , en se jouant du Pinceau.

Je me trouvai assis auprès de Mr. *La Placette* à ce Sermon , & nous fortimes ensemble. Come c'étoit la première fois qu'il entendoit cet habilé Orateur , il fut frappé de son Eloquence , & il ne manqua pas de lui rendre justice sur son génie & sur ses talens. Mais un peu revenu de sa première surprise, voici ce qu'il me dit en suite.

„ Voila sans contredit une belle Pièce
 „ Oratoire , mais qui doit être un peu obscure pour le Peuple. Ce Sermon n'est pas
 „ assés à sa portée , & après l'avoir admiré
 „ je ne saurois m'empêcher d'y remarquer
 „ ce défaut. Il m'arriva l'autre jour quelque chose de semblable à *Tergau*. J'eus
 „ la curiosité de voir l'Eglise , qui est une
 „ des plus anciennes du Pais. Celui qui me
 „ la monroit , après m'en avoïr vanté
 „ l'Architecture , me fit faire une attention
 „ particulière au Vitrage. On y voit de
 „ très belle Peintures , dont les couleurs
 „ sont d'une vivacité extraordinaire. Je fus
 „ d'abord frappé de leur éclat , & pendant quelque
 „ tems j'admirai l'art de l'Ouvrier. Mais
 „ je m'aperçus bientôt que cette Peinture
 „ obf-

„ obscurcissoit beaucoup l'intérieur de l'E-
 „ glise, & que ces belles Vitres tant vantées
 „ lui déroboient le jour qu'elles devoient na-
 „ turellement lui donner. Après tout, dis-je
 „ donc en moi même, voila bien de la dé-
 „ pense perdue. Du Verre ordinaire mais
 „ clair & net, couteroit beaucoup moins,
 „ & éclaireroit mieux. J'en dis autant du
 „ Sermon que nous venons d'entendre. Ce
 „ sont des Vitres peintes, qui nuisent fort
 „ à la lumière.

Je ne doute point, *Monsieur*, que vous
 ne trouviés cette Comparaison fort ingénieu-
 se & fort juste, Je suis &c.

Ma Lettre étant finie, j'ai trouvé un trait
 sur les Vitres peintes des Eglises que je ne
 dois pas omettre. Un Docteur de l'Eglise
 Romaine a prétendu, qu'elles étoient beau-
 coup plus anciennes qu'on ne les a jugées
 jusqu'ici. Son sentiment doit trouver ici sa
 place, ne fut ce que pour sa singularité.
 Peu de tems apres le Colloque de *Poissy* il se
 tint à *St. Germain* une autre Conférence sur
 les Matières controversées. D'un côté étoient
 cinq ou six Docteurs de Sorbone, & de
 l'autre un pareil nombre de Ministres à la tête
 desquels étoit le fameux *de Beze*. La Rei-
 ne

ne elle même voulut y assister. La première Question qui fut discutée, fut celle des Images. Un Docteur nommé *Démochures* prétendit prouver qu'elles étoient déjà dans les Eglises Chrétiennes dès le I. ou le II. Siècle. Il dit qu'il paroïssoit, par les Vitres peintes des Eglises de *Paris*, que du tems de *St. Denis* l'Aréopagite, Disciple de *St. Paul*, & qu'il suposoit avoir été Evêque de cette Capitale, on exposoit déjà des Images saintes dans les Eglises. *Bèze* lui répondit en riant que son Argument avoit quelque couleur & quelque brillant, come les Vitrages d'où il étoit tiré, mais que malheureusement il en avoit aussi la fragilité*.

* De Bèze Hist Ecclésiastiq. T. I. p. 62.





REFLEXIONS

Sur l'Egalité des Hommes, & sur celle des Conditions.

Gloria quanta libet quiderit si gloria tantum est.

CE n'est pas un Problème, si les Hommes, indépendamment de l'Etat de Société, naissent égaux ; c'est une vérité de fait, que l'Orgueil le plus excessif ne sauroit se dissimuler. Même origine, même foiblesse, mêmes besoins, mêmes desirs. Le Corps de tous les Hommes est à peu près semblable ; on voit bien qu'ils ont le même Auteur & qu'ils sont Frères. Il semble que la différence devrait être plus grande du côté de l'Esprit, & que les uns ont, à cet égard, quelque supériorité sur les autres : Mais cette différence qui se fait sentir dans l'état de Société, parce que les uns ont plus d'éducation que les autres, n'est presque pas remarquable dans l'état de pure Nature. Ce sont les mêmes organes & les mêmes facultés, qui ne se dévelopent que très lentement, & à mesure que la variété des Objets les frappent successivement. Les fonctions de l'Ame, renfermées dans un
 petit

petit nombre d'impressions que ces Objets occasionent, se réduisent presque à un instinct aveugle, qui suffit pour la conservation d'une Vie toute animale. Voilà le pitoyable état où tous les Hommes se trouvent réduits, lorsqu'ils ne sont pas aidés du secours de l'éducation; naturellement dans les ténèbres & dans l'ignorance, ils ont besoin d'une lumière étrangère, & d'instruction, pour être éclairés de la Vérité, & faire usage de leur raison.

Arrêtons nous encore un moment sur cette idée, & tâchons de la mieux développer; elle servira beaucoup à la décision de cette Question.

En supposant les Hommes dans l'état de pure Nature, on a peine à découvrir entr'eux quelque légère différence; les uns auront peut-être plus de force que les autres, & par là leur degré de férocité augmentera; ils subjuguèrent leurs Voisins par la violence; mais l'égalité d'espèce à espèce n'est point détruite; cette inégalité même de pouvoir, ne durera qu'autant que la force qui l'avoit acquise se soutiendra. Pour établir une supériorité réelle & légitime, il faut un consentement, ou exprès, ou tacite; il faut que les Contractans y trouvent leur sûreté, & un avantage commun & réciproque; ce qui ne
fau-

fauroit se trouver dans le cas dont nous venons de parler, où la Puissance, n'est utile qu'à celui qui l'a usurpée, & qui l'a établie sur les ruines de l'égalité primitive, & par conséquent la Justice. En un mot la Violence seule ne fauroit établir aucun droit de Domination, ni de Superiorité. On ne dira jamais qu'un Lion, qui en a vaincu un autre, ait par là aquis sur lui un droit d'empire: Cette Victoire marque un degré de force, & non un degré d'excellence.

Dans les premiers tems, l'Autorité résidoit dans les Chefs de Famille, qui étoient les Premiers entre des Egaux; c'est là l'origine des Etats, & de la Subordination, qui n'étoit établie que pour le bien de la Communauté; mais l'Ambition a renversé l'ordre, en détruisant l'égalité. Cette Ambition injuste & tyrannique, peut bien nous élever au dessus des autres, mais elle ne donne aucun droit sur eux, & ne fauroit faire de Grands Hommes; car la véritable Grandeur n'est fondée que sur l'Equité.

Les Hommes ne sont donc supérieurs les uns aux autres que par la Vertu, ou par les Talens: Mais cette différence n'est encore que d'Homme à Homme; enforte qu'il m'est permis de ne pas la reconoitre. Je puis refuser mes hommages, au Sage, au Vertueux; parce

parce qu'aucune Loi ne m'impose l'obligation de les lui rendre. J'avouerai bien que son Instinct est supérieur au mien; que sa Raison, mieux développée que la mienne, va beaucoup plus loin; qu'il entre mieux que moi dans la nature des choses, & en découvre mieux les rapports & les différences. Mon estime tombe sur les perfections de son Ame, & non sur sa personne; mais s'il fait usage de ses perfections, pour me perfectionner moi même; s'il travaille à me rendre plus éclairé & plus heureux; alors, je lui dois ma reconnoissance, & il acquiert sur moi tous les droits d'un Bienfaiteur. Ces droits s'augmentent & se fortifient si, charmé d'avoir un tel Conducteur, je le prends pour mon Guide & pour mon Maître. Un tel choix établit entre lui & moi une inégalité de pouvoir; il est en droit de commander, & je suis obligé d'obéir. Je lui ai mis en main la puissance. Dès lors il est en droit de récompenser ma soumission ou mes services, & de punir ma désobéissance. De là naissent l'Ordre & la Subordination. L'Égalité naturelle est resserrée & modifiée par l'Autorité politique & civile. Les Loix sont un frein plus respectable & plus fort que les Armes, parce qu'il retient les Passions.

Mais pour cela, la Nature ne perd point
ses

ses droits ; & elle y rentre , en répandant une dose presque égale de bonheur ou de malheur dans les Conditions humaines. Le Souverain a plus de force & de puissance que le Sujet ; mais il a moins de repos & de tranquillité. L'Ambition l'inquiète & le dévore ; les soucis & les craintes voltigent autour de lui ; il conoit rarement les douceurs de l'Amitié & de cette confiance mutuelle , qui ne se trouve guères que d'égal à égal. Ainsi tout est compensé :

*Nés du même Limon ; façonnez par ses mains ,
Dieu voit d'un œil égal tous les foibles Humains.*

Si les Emplois éclatans , si les Dignités les plus élevées , n'ont , à plusieurs égards , aucun avantage sur les Conditions privées & obscures ; les Richesses ne sont pas non plus l'écueil de l'égalité du bonheur. Je mets à part l'extrême indigence , assez rare parmi les Homes , qui ont quelque industrie , qui aiment le travail & la frugalité : Hors de là la médiocrité de fortune , qui est l'état le plus général , est aussi celui qui est le plus favorable à la santé & au bonheur. Les Richesses , Compagnes du Luxe & de la Moleste , sont aussi suivies de bien des Maladies & de plusieurs embarras. Le desir de les accumuler ,
le

le soin de les conserver, la crainte de les perdre; tout cela en diminue bien la valeur & le prix. En jouit-on, elles diminuent & s'évanouissent souvent. N'en jouit-on pas, c'est come, si on ne les possédoit point.

Voies ce Paufan, qui n'a pour se loger qu'une Chaumière qui le met à couvert de l'excès du froid & du chaud, & qui dort tranquillement entre les bras d'une Epouse fidèle, qui pourvoit à ses petits besoins, & qui le soulage dans ses travaux. L'exercice qu'il se donne entretient sa vigueur & sa santé: Il goûte le nécessaire & ne desire rien de plus. Ses sens, flatés par l'odeur & le goût des fruits qu'il a lui même cultivés, ne s'émouffent point par une abondance qui rend les meilleurs Mets insipides. Sans ambition, il ne souhaite point de s'élever au dessus de ses Egaux; sans envie, les talens d'autrui ne lui causent aucun ombrage. Sans avarice, il jouit en paix des richesses que la Terre produit; l'eau claire d'un simple Ruiffeau suffit pour le défaltrer: L'appétit que lui procure le travail assaisonne un Repas frugal. Il ne craint pas de manquer de pain; la même Providence, qui a soin du moindre Oiseau, ne lui refusera pas le nécessaire. Est-il las & fatigué, il n'a qu'à se coucher sur le Gazon; un Sommeil doux & paisible lui rend
ses

ses forces. A son réveil il chante ses amours, à une Bergère aussi simple que lui. Ses Chants sont sans art, sans délicatesse, mais ils plaisent. Satisfait de son état, il ne souhaite point de le changer & ne veut que ce qu'il peut. Vivant sans crimes, il vit sans remors. Il n'a ni Titres, ni Trésors, mais il n'a aussi ni inquiétudes, ni craintes.

*Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la Probité donne?*

L'habitude des plaisirs en diminue le sentiment; leur pointe s'émouffe par l'usage; le Riche, en s'acordant tout, n'est satisfait de rien. Du sein des Voluptés, il sort je ne sais quelle vapeur qui les empoisonne, semblable à ces exhalaisons qui flétrissent les plus belles fleurs. Le Pauvre, au contraire, dont les organes ne sont, ni usés, ni engourdis, jouit en paix de tous les agrémens de son état. Un Repas frugal, que l'appétit assaisonne, est pour lui un Festin délicieux: Une heure de repos, est l'assaisonnement du travail. Une Chançon champêtre flate plus son oreille que tous les airs d'Opéra. En ménageant ses plaisirs, il en prolonge la durée & en augmente le prix. Le Riche, au contraire, les voit passer en foule, & ne fait lequel choisir. Ils s'écoulent avec tant de rapidité, qu'il n'a

pas le tems de les sentir. Il voudroit les racheter à grands fraix, mais ils échapent de ses mains, pour passer dans celles du Pauvre, à qui la Nature en done la jouissance : Heureux de les posséder, sans y être assujéti : N'est véritablement indépendant, parce qu'il ne dépend que de son devoir. Quoi de plus agréable que de ne rendre compte de son loisir à personne ; de n'être esclave ni des Grands, ni des Richesses ; de n'être soumis qu'aux Loix, qu'on se plaît à observer !

- On m'arrêtera peut être ici, & l'on dira, N'est il pas vrai qu'il y a des Gens supérieurs aux autres en Lumières & en Talens ? Or cette supériorité détruit l'égalité. Je conviens que Dieu n'a pas distribué à chacun un degré égal de Connoissances ; mais le degré de Connoissance ne fait pas le degré de Bonheur. On peut être très éclairé, & être en même tems, très malheureux. Un Savant, acablé sous le poids de la vieillesse, de la pauvreté, ou des maladies, jouit-il d'une grande félicité ? Mais, indépendamment d'un état aussi triste, qu'on examine ce qu'il en coûte pour cultiver son Génie, se former le Goût, perfectionner ses Connoissances, & l'on verra que l'on paie presque toujours trop cher, ce que l'on gagne par là, & que la réputation de Savant ou d'Homme d'Esprit est peut-être trop
ache-

achetée. La distance qu'il y a entre un Docteur, & un Home qui ne l'est pas, est si petite, qu'elle est presque imperceptible. Vaut-il la peine d'abrèger sa vie pour parvenir à une fausse immortalité!

Vous enviez la condition d'un Home de Lettres: Je vai vous le dépeindre; vous verrés s'il est fort au dessus des autres Homes.

Méditant sans cesse sur des Vérités qui semblent se dérober à ses Recherches, & presque toujours mêlées de quelques Erreurs; l'Home de Lettres sacrifie sa fortune, son tems, & sa santé, pour parvenir à un bût qui fuit à mesure qu'il en aproche. Il veut tout savoir, & ne fait presque rien. Les Sciences ont des profondeurs & des ténèbres qu'il ne peut percer, & qui le forcent à reculer; elles ont toutes leurs limites, au delà desquelles est une perfection, qu'on entrevoit, qu'on desire, mais à laquelle on ne sauroit atteindre. C'est ainsi que les Poètes nous représentent *Tantale*, mourant de soif, au milieu d'une Rivière.

Quoi que les Sciences n'aient relativement à nous, que très peu d'étendue, les bornes des Connoissances d'un Home de Lettres sont encore beaucoup plus resserrées que celles de la Science, ou de l'Art qu'il professe.

ans cesse arrêté dans sa sombre carrière par la propre incapacité, par les préjugés de son éducation, ou de la Secte qu'il a embrassée, par l'autorité de ses Maîtres, qui ne subjuguent que trop souvent sa foible Raison; il n'est guères éclairé que par des lucurs trompeuses; il s'égaré quelquesfois sans fin: Si, à force d'étude, de soins & d'application, il est assés heureux pour s'instruire sur une Science, quelle dangereuse ignorance sur une autre, peut-être plus importante! Il voit près de lui une petite lumière, au delà une grande obscurité. Si on considère l'Homme de Lettres, du côté de la Société, quelle pesanteur dans sa conversation! Il semble qu'il porte tous les Livres dans sa tête. Quelle ineptie dans ses Affaires, qui demandent de la présence d'esprit, de la pénétration, & de l'activité! Grand, si l'on veut, du côté de la Théorie & de la Spéculation, combien n'est-il pas petit dans la Pratique! La *Fontaine* étoit absolument incapable de gouverner le peu de bien qu'il avoit; le fameux & savant *Nicolle* croioit aveuglément tous les bruits de Ville, & donoit dans les plus absurdes rêveries. Le célèbre *Pascal*, ce Philosophe d'ailleurs si éclairé, fut la victime d'un aveugle & cruel Fanatisme, & se condannoit à des macérations que la Religion, ne désavoüe pas moins
que

que la Raifon. Une vie douée, aifée, & tranquile, n'est elle pas à préférer à un éclat trompeur, au vain bruit d'une réputation paffagère & fugitive ?

Lors même qu'un Home de Lettres auroit fait les plus grands progrès, & qu'il pourroit fe flater de furpaffer & d'effacer tous fes Concurrents, leur jalousie élèveroit autour de lui un nuage pour obscurcir un Mérite & des Talens, qui pourroient éclipfer ceux de fes Rivaux.

*Soudain de mille Auteurs la Troupe envénimée,
Pour nous mieux décrier nous prête ses travers ;
Et du plus noir venin dont l'Envie est armée,
Leur Effain infecte les Airs.*

Plûtôt que de nous céder le pas dans la République des Lettres, ceux qui aspirent à la même gloire que nous, ne se feront pas un scrupule de nous fuposer des fautes que nous n'avons pas comises, ou des défauts que nous n'avons pas. Est-on clair & précis, on est, selon eux, léger & superficiel ; Veut-on être profond & creuser une matière, l'on est obscur ou pesant ; on se perd dans les nues, ou l'on s'enfonce dans un abime. Les traits fins & délicats sont trop subtils pour les uns, ils leur échappent ; les traits grands & sublimes sont trop élevés pour les autres, ils ne

peuvent ni les suivre, ni les comprendre. Quelle peine n'a-t'on pas à réduire sous le joug du Raisonnement, des choses qui en paroissent indépendantes; ou à juger par les sens, des choses qui ne se laissent point manier! Quels efforts ne faut-il pas faire pour associer la grace avec la justesse, pour allier la force & l'élégance! Les grands succès ne sont achetés que par de grands travaux; & où sont les Juges capables d'en discernér le prix, ou assez équitables pour le doner?

Un Auteur a-t'il long-tems écrit, on affecte de publier qu'il est épuilé, ou qu'il comence à vieillir; come si les Ouvrages de la Nature, la Méditation, la Lecture, ne fournissoient pas toujours des matériaux & de nouvelles idées; come si le Goût ne se perfectionoit pas par les Années & l'exercice; come si la Vieillesse même étoit un signal d'imbécilité! Le Soleil est il moins beau dans son couchant que lors qu'il se lève? Les Couleurs dont il orne & peint l'Horizon, sont elles moins éclatantes?

J'ose le dire, la condition d'un Home de Lettres, qui a quelque génie & quelque réputation, est au dessous d'un simple Particulier, qui s'enveloppe dans son obscurité, & y vit tranquile; il ne fait ombrage a Personne, & Personne aussi n'a les yeux sur lui,

&

& ne relève ses Actions ou ses Discours ; Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit c'est sans conséquence. A t'il quelques Vertus, on est surpris de les trouver chez lui, & l'étonnement qu'elles produisent en augmente le prix. A t'il des défauts, les ténèbres de son état les couvrent & les cachent.

Un Home de Lettres, au contraire, a autant de Témoin & de Juges que de Lecteurs. Ne dit-il que des choses comunes & triviales, on le méprise. Se distingue-t-il par son Esprit, ou par ses Talens, on lui dispute une supériorité que les Riches n'attribuent qu'à l'Or & à l'Argent, les Ambitieux qu'aux Dignités ou à une illustre Naissance. Pour abaisser & mortifier l'Home de Lettres, on lui prête des vûes secrètes, des intentions malignes; on ne loue son Esprit qu'aux dépens de son Cœur; come si l'on ne pouvoit être en même tems un Ecrivain célèbre & un honête Home.

Considerés le galant & spirituel *Ovide*, banni de sa Patrie, & exilé chez les *Sarmates*; *St. Evremond*, réduit à chercher un azile en *Angleterre*; *Bussi Rabutin* enfermé dans la *Bastille*, & condanné à perdre tous ses Emplois; après cela, enviés, si vous l'osés, la réputation d'un Bel-Esprit!

On prétend qu'il baisse, s'il ne s'élève pas

faits cesse. Il faut qu'il soutienne des Chefs d'œuvres, par de nouveaux Miracles. *Cornille*, après avoir fait le *Cid*, qui enleva tous les suffrages, eut besoin, pour conserver sa réputation, de faire *Cinna*. Le Beau, trop répété perd de son prix. Il faudroit aujourd'hui aux Homes de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre. Quoi! disent-ils, toujours des Fleurs & des Oiseaux; un Soleil & des Etoiles! Dédain injuste, qui loin de marquer beaucoup de goût & de délicatesse, dénote au contraire peu de lumières & de discernement.

Il semble que l'Home ait honte de paroître Home, & qu'il fasse ce qu'il peut pour se déguiser, & détruire l'égalité primitive. Les uns cachent une laide figure, sous de beaux Habits; les autres achètent des Titres grands & pompeux, pour couvrir la bassesse de leur naissance. *Alidor* devenu riche tout à coup, étoné lui même de la rapidité de sa fortune, veut changer de nom, ainsi que d'état. Il prend un Titre & de nouvelles Armoiries, mais il se trouve, par hasard, qu'elles sont les mêmes que celles d'une Maison illustre, sur laquelle il ente la sienne, qui est obscure. Cela s'appelle mettre un Sur-tout galonné sur un méchant Habit.

Ne craignons point de paroître ce que
nous

nous fomes; cette espèce de candeur & de simplicité a ses charmes; souvent en dépouillant un éclat extérieur on défarme l'Envie: J'ai lû qu'un *François* poursuivi, en *Amérique*; par une Troupe de Sauvages, se jetta dans la Mer, pour se sauver. Il leur abandonna ses Habits, qu'il laissa flôter sur les Ondes. Ils furent bientôt couverts de flèches, tandis qu'il mit sa Personne en sûreté & ne reçût aucun trait.

La diversité de Génie, de Condition, ou de Fortune, ne détruit point l'égalité originelle ni l'égalité du bonheur. Cette gradation établit seulement l'harmonie & la prospérité de la Société. Il en est de la Société come d'un Tableau, où les Ombres même donent du lustre aux Couleurs les plus brillantes. Ce n'est point l'éclat d'un Rôle qui en fait le prix, & donc quelque supériorité, c'est l'habileté de l'Acteur, ou plutôt le plus ou le moins d'utilité que la Société en retire. Ainsi, de petites nuances de Talens, de Titres & de Richesses, ne mettent point une différence réelle entre les Hommes,

Les Mortels sont égaux; ce n'est point la Naissance,

C'est la seule Vertu qui fait leur différence.

VOLTAIRE.

Les

Les Grands regardent, ou peu s'en faut, le comun des Homes, come patri d'un limon plus grossier qu'eux, come destiné a végeter, à ramper tristement sur la Terre, & à leur servir de jouet : Ils ne voient pas que le bût d'une sage Providence est de destiner ce Vulgaire, qu'ils méprisent, à quelque chose d'utile & de nécessaire. Sans lui, les Homes, les plus riches & les plus élevés, seroient en proie à tous leurs besoins, & ne pourroient y satisfaire : Personne ne voudroit obéir : Dès qu'il n'y auroit plus de Sujets, il n'y auroit point de Souverains. La diversité des talens, même les plus subal-ternes, fait que chacun s'occupe à ce à quoi il est propre ; ou qui lui plait d'avantage. La République s'enrichit du travail & de l'industrie de chaque Membre qui la compose. Mr. *Locke* croit qu'il y a plus de différence entre certaines Persones & d'autres, qu'il n'y en a entre certains Homes & certains Animaux ; c'est pousser trop loin la comparaison ; mais quand cette différence seroit aussi grande entre les Homes que ce Philosophe le prétend, je soutiendrois toujours que si on examine les Homes de près, on sera surpris de les trouver égaux par bien des côtés. Quelques éloignés qu'ils le paroissent, ils se rapprochent, ou par leurs Vices, ou par leurs

leurs Vertus, ou par leurs Besoins. On est noble par le Cœur, quand on possède les Vertus qui font la vraie Noblesse. Le Savoir & les Talens excitent quelquefois l'Orgueil; & par là ils abaissent le Docteur, l'Homme de Génie, au dessous de l'Artisan laborieux & modeste. Souvent c'est la Vanité qui donne des Défenseurs à la Justice, & à la Vérité. L'Homme riche acoutumé aux comodités de la vie a plus de besoins que le Pauvre; il ne faut qu'une feuille de rose, repliée, pour le blesser, & l'empêcher de dormir.

Rien n'est plus utile que de convaincre les Hommes qu'ils sont égaux & qu'ils doivent l'être. D'abord, il est certain que l'Esprit n'étant point matériel, ne fauroit être différent d'un autre Esprit. Ce que les Organes & l'Education mettent de différence entre les Hommes ne fauroit être bien considérable; & celle qui est due aux Préjugés & à des Conventions arbitraires, s'évanouit aux yeux de la Raison :

*L'Etat le plus abjet come le Rang suprême
Est le dehors de l'Homme, & non pas l'Homme même.*

V O L T A I R E.

La Mort anéantit tous ces Titres pompeux, toutes ces Distinctions frivoles, dont se nourrit nôtre Vanité, elle nous ramène à
l'E-

l'Egalité primitive; alors tout ce qui est étranger à l'Homme dispaeroit avec lui ,

Nous avons beau vanter nos Grandeurs passagères

*Il faut mêler sa cendre à celles de ses Pères ,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.*

ROUSSEAU.

Une Femme , fière de sa naissance étoit assés fole pour dire , que Dieu y penseroit plus d'une fois , avant que de damner une Femme de sa Condition. Je suis tenté de rapporter ici le Songe d'un Poète, exprimé avec naïveté & énergie ; on y verra , combien il est ridicule de se glorifier de ses Richesses & d'une fausse Grandeur.

*Je songeois l'autre nuit que de mal consumé ,
Côte-à-côte d'un Pauvre on m'avoit inhumé ;
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage
En Mort de qualité je lui tins ce langage ;
Retire toi , Coquin , va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'aprocher ainsi.
Coquin ! repliqua-t'il d'une insolence extrême ,
Va chercher tes Coquins , ailleurs ; Coquin toi même.*

*Ici tous sont égaux , je ne te dois plus rien ,
Je suis sur mon fumier come toi sur le tien .*

Les Conditions les plus élevées sont aussi celles

celles qui font exposées à de plus grandes chûtes ; bien loin que l'on doive s'en glorifier & les desirer , on doit les craindre , & fouhaiter de rentrer dans le niveau , ou dans cet état d'égalité , qui nous expose moins qu'un Théâtre éclatant , à ces Tempêtes qui ne le renversent que trop souvent. Plus vous êtes grand , plus la Fortune qui se plaît à abaisser les plus élevés , a de prise sur vous. La Couronne même ne met pas à couvert de ses coups. *Murie* Reine d'Ecosse , *Charles I.* Roi d'Angleterre , son petit Fils , moururent par les mains d'un Boureau. Les plus fatales vicissitudes contribuent à établir une sorte d'égalité parmi les Homes ; elles humilient l'orgueil des Grands , & leur font sentir que les plus hautes Dignités peuvent leur devenir funestes : Elles consolent les Petits de leur misère , & leur montrent que la bassesse de leur Condition est souvent un azile contre d'affreux revers. Il n'appartient qu'au Sage de jouir des Biens sans attachement , & de les perdre sans murmure. Car ,

Le bonheur est par tout ; mais le malheur aussi.

Les Vents semblent respecter les Fleurs les plus basses , tandis qu'ils brisent celles qui sont les plus élevées. Un Poète compare la diversité des Conditions à un Parterre où le
Fleu-

Fleuriste à rassemblé différentes Fleurs , qui ont chacune leurs graces & leur beauté ; en sorte que des yeux attentifs ne peuvent se déterminer sur le choix ; Voici ces Vers.

*Un Parterre émaillé de Fleurs
 Etale leurs vives couleurs :
 Entr'elles nôtre œil se partage ;
 Tour à tour nous rendons hommage
 A leur éclat , à leurs odeurs.
 L'une a plus de délicatesse ;
 Mais l'autre a plus de majesté :
 Par l'une l'œil est plus flaté ,
 L'autre exhale un parfum qui répand l'allégresse.
 Dans celle-ci que de finesse !
 Dans celle-là quelle vivacité !
 De chaque genre , chaque espèce ,
 Le Goût admire la beauté ,
 Et l'aimable variété !
 Il tient en suspens la balance ,
 Et n'ose décider en cette égalité
 Qui mérite la préférence.
 Ainsi divers Auteurs nous plaisent tour à tour :
 Avec une grace naïve ,
 L'un peint & les Jeux & l'Amour ,
 Et rend à ses accens nôtre oreille attentive ;
 L'autre d'un ton plein de grandeur ,
 Nous élève à l'Être suprême.
 Et ce superbe Esprit, qui s'ignore lui même ,
 Ose de ses desseins sonder la profondeur.*

Ainsi un Home éclairé & impartial trouve dans chaque Condition des avantages & des défagrémens , qui en font la balance & l'équilibre ; il ne peut s'empêcher de s'écrier ;

Tout est juste , tout est bien.

Si nous pouffons plus loin nôtre examen, cette vérité se fera encore mieux sentir. Si quelque chose pouvoit distinguer un Home d'un autre Home, & mettre entr'eux quelque différence, ce seroit l'Esprit ; mais plus on en a , plus aussi on a de vivacité & de délicatesse de sentimens , plus on est susceptible de crainte & de chagrin. Une simple parole un peu rude de *Louis XIV.* causa la mort du célèbre *Racine*. Il croïoit avoir ofensé le fameux *Arnaud*, Docteur de *Sorbone*, pour avoir soutenu le parti de la Comédie, que ce Théologien condannoit : Que fit-il pour l'apaiser ? Il se jetta à ses pieds, & lui demanda grace. Que fit à son tour le Docteur ? Il embrassa aussi les genoux de *Racine*. Ils furent ainsi tous les deux en posture de Suppliant. En vérité j'ai bien peur que le Fils de *Racine*, qui raporte ce fait, en voulant faire de son Père un Saint, n'en fasse presque un Imbécile. Le Fanatisme est l'Enfance de la Raison ; faut-il que les grands Homes y soient sujets !

Le

Le Trône même ne met entre les Hommes qu'une distinction arbitraire, & de pure institution. Combien de Princes qui sont roturiers par le cœur & la bassesse des sentimens ! Les Couronnes ne sont pas toutes fertiles en Vertus & en Talens. Tous les *Alexandres* n'ont pas été Rois, & tous les Rois ne sont pas des *Alexandres*, des *Louis* ou des *Frédéric*s.

Je ne fais même s'il seroit à désirer que tous les Hommes fussent riches & d'un Génie supérieur. L'illustre Auteur de l'*Esprit des Loix* croit que la subordination entre les Esprits & les Richesses, contribue à l'ordre de la Société, & en fait le bonheur. *La prospérité publique, & la félicité des Particuliers consistent beaucoup*, dit-il, *dans la médiocrité de leurs Talens & de leur Fortune. Une République où les Loix auront formé beaucoup de Gens médiocres, composée d'ailleurs de Gens sages, se gouvernera sagement. Il y a deux sources principales de désordre dans les Etats, ajoute-t'il; l'inégalité extrême entre ceux qui gouvernent & ceux qui sont gouvernés, & la même inégalité entre les différens Membres du Corps qui gouverne: De ces deux inégalités résultent des haines & des jalousies, que les Loix doivent prévenir & arrêter.*

Ce n'est que la Vanité ou l'Ambition, qui a séparé les Hommes par une distance
que

que la Nature & la Raison defavoient. Plus on remonte à l'origine du Genre humain, & plus cette inégalité difparoit; l'orgueil le plus tirannique n'a pû éfacer tout à fait les traces de l'ancienne égalité; on en trouve des vestiges dans les Etats les plus despotiques: Voici ce que dit à ce fujet, le célèbre Auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France; cette citation est curieufe.

Les Citoiens de la France même depuis Clovis, sous la première & long-tems sous la seconde race, étoient tous d'une condition égale, soit Francs soit Gaulois, & cette égalité qui dura tant que les Rois furent absolus, ne fut troublée que par la violence, & la révolte de ceux qui usurpèrent les Seigneuries. Les premières Lettres d'anoblissement furent faites en 1272. sous le règne de Philippe le Hardi, & données à Raoul Orfèvre. Il ne faut pas confondre l'autorité avec l'état des Persones. On ne sauroit nier qu'il n'y ait sous tous les Gouvernemens des Homes plus considerables les uns que les autres; mais celà ne fait pas que la distinction dont ils jouissent les rendent d'une autre nature que leurs Concitoiens. Ils en sont les premiers, mais il n'en sont pas séparés.

L'Ambition a renversé l'ordre primitif, & a tout gâté; mais la Providence, attentive au bonheur du Genre humain, a remédié

à ce mal par la compassion & la bénéficence ; c'est une douce Rosée, qui tombant sur les Petits les rafraichit, & les désaltère.

Je n'ai pas voulu séparer deux Questions, qui sont cependant distinctes mais qui ont un rapport qui les rapproche ; celle de l'Égalité naturelle des Hommes, & ce qui en est une conséquence, celle de l'égalité de leur Condition. Si les Hommes sont égaux pourquoi la Providence auroit-elle mis entr'eux quelque différence, & auroit-elle répandu ses dons inégalement ? A t'elle quelque prédilection pour les uns, plus que pour les autres ? N'est-elle pas la Mère commune de tous les Hommes ? Mère équitable, qui les potège & les favorise avec une égale bonté. Ce n'est que leur amour propre qui décide, qu'elle a mis quelque différence dans la distribution de ses faveurs. Réformés leur imagination, & vous leur rendrés le bonheur.

Se plaindre de sa condition, & jeter un Oeil d'envie sur celle d'autrui, c'est foiblesse, ou orgueil, c'est se révolter contre la Providence & murmurer de ses Décrets. Une fausse délicatesse nous fait sentir trop vivement les désagrémens de nôtre état ; l'amour pour la nouveauté ou pour la molesse nous en fait desirer & chercher un autre plus élevé, ou plus agréable, dont nôtre ignorance

nous

nous dérobe les imperfections. La moitié de la vie se passe à mépriser les Biens qu'on possède ; & l'autre moitié à souhaiter ceux que l'on n'a pas & qui souvent , ne sont pas en nôtre puissance. Ne peut-on pas se défaltrer également dans un petit Ruiffeau , come dans un grand Fleuve ?

Ce qui excite le mécontentement & le murmure des Petits , c'est ordinairement la fierté des Grands, leur dureté & leur insolence. Mais pour revêtir des sentimens plus modestes & plus équitables , ils n'ont qu'à considérer qu'ils ne possèdent rien en propriété, & que leur grandeur est toute empruntée. Les Titres , les dignités & les Richesses n'ajoutent rien à leur Personne & ne les rendent ni plus dignes d'estime , ni plus dignes d'affection ; s'en énorger, ce seroit enter de la Vanité sur la sottise. Qu'on dépouille un Grand de tout ce qui lui est étranger. Que lui reste-t'il , que sa forme & sa figure , qui ne mettent qu'une très petite différence entre lui , & un autre ? Voyés dans le Bain le Maître & le Valet , à quoi pourrés vous les distinguer ?

*Une Onde toujours claire & pure
Découvrant les beautés de la simple Nature ,
Du fard nous montre la laideur ;*

*Et de toute fausse grandeur
Elle décele l'imposture.*

La condition des Grands est inférieure à quelques égards, à celle des Petits; j'ai déjà montré à quelles révolutions, à quels revers ils sont exposés; je dois ajouter qu'ils ont à combattre un plus grand nombre de Passions & de tentations, & qu'ils ignorent, ou peu s'en faut, les douceurs de l'Amitié: Personne, cependant n'auroit plus besoin qu'eux de son secours & de ses Conseils;

*Qu'un Ami véritable est une douce chose,
Il bannit loin de vous le préjugé trompeur:
De vos ennuis il devine la Cause;
Il cherche vos besoins au fond de votre Cœur;
Il vous épargne la douleur
De les lui découvrir vous même:
Sa Voix des noirs soucis dissipe la terreur.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.*

LA FONTAINE.

C'est l'Ambition ou l'intérêt, qui nous atache servilement aux Grands, & non une véritable affection. On rend plutôt hommage à leur Pouvoir, qu'à leur Personne. On ne desire de leur plaire, que parce qu'on desire

desire de s'élever. Ils ne sauroient démêler une Amitié sincere, des artifices d'une basse adulation.

La Providence fait bien tout ce qu'elle fait : Elle a mis, d'un côté, les Richesses, les Honeurs ; que les Soucis cuisans, les Passions tumultueuses, les Maladies cruelles, suivent de près : Elle a mis, d'un autre côté, la Pauvreté & la Basse ; mais accompagnées de la santé & du repos de l'Esprit ; peut-être que le meilleur Lod n'est pas le premier. Celui qui est le plus à desirer, c'est le milieu entre ces deux états, qui ne nous laisse craindre ni le mépris & les incomodités, qui suivent la sujettion & l'extrême indigence ; ni les inquiétudes & les embarras qui accompagnent les grandes Richesses & les hautes Dignités.

GENEVE.





LETTRE

Au savant Auteur de la première Pièce du Journ. Helv. Janvier 1751. Sur quelques Découvertes modernes qu'on attribue aux Anciens.

Vous avés très bien montré, *Monsieur*, par vos réflexions justes & ingénieuses que celui qui avoit traité le même sujet que vous dans le Journ. Helv. de Janvier 1737. n'avoit pas épuisé la matière, & qu'il y a encore quelque chose de nouveau sous le Soleil; contre ce que dit un Poëte François, qui s'exprime ainsi,

*Chaque objet animé par la Haine ou l'Amour
Sort du néant, y rentre & périt tour à tour.*

Le Poëte *Lucrèce* a crû aussi que le Monde ne présente qu'une décoration passagère des mêmes Objets, qui paroissent & disparaissent successivement.

Il semble que les modernes soient aujourd'hui plus jaloux de la gloire des Anciens que de la leur propre. Quelques uns d'eux
afec-

afectent de vouloir leur restituer, les découvertes dont nôtre Siécle se glorifie d'avantage; come si c'étoit un vol que nous eussions fait à nos Ancêtres, & que la circulation eut ramené leur règne. Par exemple Mr. *Formey*, rapporte, dans le I. Tome des *Mém. de l'Acad. de Berlin*, ce que l'on trouve de merveilleux sur le *Polype*, dans la Dissertation sur l'Âme des Bêtes, par le Père *Pardies*. Vous sâvez qu'il cite en François le passage de St. *Augustin*, tiré de son Livre de la *Cité de Dieu*, où effectivement, ce Père semble faire la peinture du *Polype*, d'après *Aristote*, qui a entrevû cette admirable découverte. Mais il faut convenir que ce grand Génie n'avoit pas assés bien étudié la Nature pour en découvrir tous les secrets: Il n'est pas plus clair sur cette découverte que sur bien d'autres mystères, qu'il n'a pû approfondir. Une preuve qu'il l'avoit laissée dans une grande obscurité, c'est qu'il falloit les observations exactes & curieuses du célèbre Mr. *Trembley*, pour mettre cette Enigme au grand jour & la ressusciter. Si *Aristote* en avoit eû la Clé, auroit-elle demeuré ensevelie durant tant de Siécles! La citation même de St. *Augustin*, celle du Père *Pardies*, n'étoient elles pas bien propres à exciter la curiosité, & à conduire sur les voies, s'il n'eut fallu que lire

& ouvrir les yeux, pour être témoin de cette merveille, ou pour la trouver? Quoi de plus admirable qu'un animal qui se multiplie à mesure qu'on le coupe, & dont chaque Morceau forme un Animal entier, & se crée pour ainsi dire, lui-même!

Mr. *Heynius*, à force de fouiller dans les Livres d'*Hypocrate* a crû y trouver les Animalcules, ou *Vers spermatiques* découverts par *Hartsoëcher* & *Lewenoech* dans la liqueur du Mâle, & qu'on regarde come l'origine & le premier esquisse de l'Animal. Mais en vérité, il faut bien avoir envie de revêtir les Anciens des dépouilles des Modernes, pour leur prêter des découvertes, dont ils seroient eux mêmes surpris, & qu'ils auroient honte de s'attribuer. Il y a des Gens qui ont le secret de voir dans certains Livres tout ce qu'ils veulent y trouver. N'a-t'on pas cherché la Pierre philosophale dans l'Apocalypse. Coment *Hypocrate* auroit-il pû apercevoir des Vers qui, par leur petitesse, échappent aux meilleurs yeux, lui qui ne conoissoit point l'usage du Microscope, à qui nous devons un nouveau Monde!

Les Anciens possèdent assés de trésors, sans nous apauvrir pour les enrichir. N'est-il pas naturel, qu'éclairés de leur lumière, nous en profitions pour aller plus loin, &

que,

que, cultivant le même Champ d'où ils ont tiré leurs richesses, ils nous en aient laissé glâner quelques Epis? Auroient-ils arraché tout l'Or, tout l'Argent de la Mine, pour ne laisser que du Fer ou que du Plomb!

Voies, *Monsieur*, jusqu'où va la malignité de l'Envie; si elle ne peut pas contester aux Modernes une découverte ou curieuse ou importante, elle s'écrie, *rien n'est plus aisé!* Mais si elle étoit si facile pourquoi ne l'a-t-on pas faite plutôt? Mais ajoute-t-on, *elle est vaine ou inutile*: Cela vous paroitra ainsi; mais ne décidés point; l'utilité se présentera un jour. En attendant profités du Spectacle, & applaudissés au travail, & à l'habileté de celui qui vous le procure! Je l'en félicite de tout mon cœur!

Je crains encore, qu'on ne veuille enlever à nôtre Siècle la curieuse découverte de l'*Électricité*, tout come on prétend que les Anciens possédoient l'art de peindre sur le Verre, eux qui conoissoient à peine le Verre même. Mr. *Middleton* rapporte qu'il a vû une Urne de Verre, ornée de peintures. *On voit*, dit-il, *au fond le Portrait du Mort qui étoit un jeune home; tout au tour paroissent diverses figures, & aux deux côtés deux Cyprés.* On fait que cet arbre étoit consacré aux Funerailles. *Chaulieu* a dit

*De tous ces Arbres dont exprès
 Pour un doux & plus long usage
 Nos mains ornerent ce Bocage,
 Nul ne me suivra qu'un Cypres.*

N'est-ce pas allés que les Anciens disputent aux Modernes l'Empire de l'Eloquence & de la Poésie ? Faudra-t-il encore leur céder celui de la Philique & de l'Histoire naturelle ? Pais que nous avons défriché & enrichi, qui par conséquent est certainement de notre Domaine. Je suis &c.

GENEVE le 16. Mars 1751.

J. B. T.





*LETTRE curieuse & singulière à Mr. M***.*

Pour paroître aux Mortels plus belle, plus aimable,
Souvent l'auguste Vérité,
Leur cache son utilité
Sous l'enveloppe d'une Fable.

Vous n'auriés pas crû, non plus que moi, que mon *Essai sur la Cabale* * m'eût procuré la Visite d'un *Sylphe*; cependant rien n'est plus certain, & je veux vous faire confidence de cette Aparition.

Je me promenois un soir, au clair de la Lune, non pour contempler les Etoiles & examiner tous ces Mondes & les Soleils qui les éclairent, come le dit la belle Marquise dans la Pluralité des Mondes de *Fontenelle*; mais pour respirer un Air pur & m'ocuper de cent rêveries qui m'amusoient tour à tour. Cette espèce de Someil fût tout à coup interrompu, par un Evénement, que j'aurois pris pour un Songe, si mes yeux n'avoient pas été ouverts. J'aperçus près de moi un jeune Homme dont la phisionomie me parût extraordinaire, mais fine. Il avoit la Démarche si légère, qu'au lieu de marcher, il sembloit qu'il

* Journ. Helv. Février 1751. p. 145.

Il planoit sur la Terre; ses Cheveux blancsomboient à grosses boucles sur ses Epaules.

Étoit couvert d'une simple Gaze bleue, tenue par une Ceinture, d'un beau roue, au bas de laquelle pendoient des Franges où brilloient toutes les couleurs de l'Arc et du Ciel. Il paroissoit d'ailleurs dans l'Équipage d'un Voyageur. Un petit Chapeau de paille bordé d'argent, avec une Aigrette ornoit sa Tête. Il tenoit dans la Main une Brique d'or, que je pris pour le Caducée de *Mercurius*, come s'il eût conduit un Courrier, que je ne vois pas. J'étois seul, & cette vision, à laquelle je ne m'atendois point, m'étonna d'abord. Qui êtes vous? lui dis-je, d'un air un peu épouvanté. Je suis, repliqua-t'il, le Silphe *Aromasis* qui vient éclaircir vos doutes, car vous me paroissiez plongé dans une rêverie si profonde, que j'ai crû que nul Mortel n'étoit capable de la dissiper. Les Génies vous ont tant d'obligations, pour les avoir fait conoitre avantageusement aux Hommes, que vous mérités bien qu'ils s'intéressent à votre bonheur.... Ha! lui dis-je, en l'interrompant, je me défie de vos promesses: Il en a coûté la vie au pauvre Abéne *Villars*, pour s'y être trop fié: Il fût devenu un beau jour assassiné, & l'on vous a soupçonné, vous & vos Confrères, de n'être pas

pas innocens de sa mort. Cette accusation est bien injuste, repliqua-t'il, & l'on n'a pû en fournir aucunes preuves : Il est vrai que nous étions mécontents de lui, & que nous avions lieu de l'être : Il avoit développé les *Mistères*, que lui avoit confié le Comte de *Gabalès*, sous le Sceau du secret, & il promettoit un second Tome, où il devoit mettre au grand jour, ce qui doit être réservé aux seuls Initiés. Vous avés bien la mine, répondis-je, d'avoir soufflé ce second Volume, ou de l'avoir empêché de tenir parole, & je ne fais si je suis en sûreté avec vous. Rassurés vous, repliqua t'il en souriant, je vous promets que vous en serés quite pour la peur ; quand nous donnons nôtre parole, c'est come si nous jurions par le *Styx*, Serment que les Dieux même n'oseroient violer. Vôtre propre intérêt, lui dis-je, vous engage à ne me faire aucun mal : On n'a déjà pas trop bone opinion de vous, & si vôtre comerce m'étoit funeste, persone ne voudroit être lié avec vous ; Vous seriés en horreur à toute la Terre. Il est vrai, ajoutai-je, que vous avés souvent doné de bons avis aux personnes que vous aimiés. On assure que vous aviés quelque correspondance avec le bon *Loyola*. On dit que vous lui aprites des choses importantes, mais secrètes, dont il sût bien faire

faire usage. Ho! pour le coup, repliqua le Sylphe, ceci est une invention des Ennemis de la Societé. Je vous assure que leur Chef n'avoit pas besoin de nos Conseils & de nos Lumières; il étoit plus fin que nous, & nous aurions trop craint d'être sa dupe. Mais du moins, repris-je, vous avés été en liaison avec *Cyrano Bergerac*. L'Histoire porte, que c'est vous qui l'avés transporté au *Royaume de la Lune*. Il en pourroit être quelque chose, me dit le Sylphe: Vous pensés bien qu'il ne pouvoit faire un tel Voyage sans se casser le col, avec les Ailes qu'il s'atribue. Il n'osa pas avouer le Commerce qu'il avoit avec nous, crainte qu'on ne l'acufât d'aler au Sabbat sur un Balais. Telle est l'injustice des Homes, qu'ils croient qu'on ne sauroit avoir sans crime, quelque liaison avec des Etres spirituels. Mais, que dis je? Ils osent nier nôtre existence, come si rien n'existoit que ce qu'ils voient. Ils ne font pas attention, que leurs Organes ne peuvent être frapés que de ce qui est sensible & matériel, & que dans l'Echelle immense des Etres, il y en a qui échapent à tous les Sens, parce qu'ils ne font pas de leur ressort. Ce qui ne marque pas moins leur témérité & leur ignorance, c'est de vouloir expliquer ce qu'ils ne sauroient

roient entendre, faute d'Instrumens pour le saisir & le manier. Qu'ils nous disent quelle est la cause du ressort de l'Air, de l'Electricité, de la simpathie de l'Aiman avec le Pole &c. Pour comprendre ces sortes de choses & les expliquer, il faudroit avoir des Organes & des Outils, que les Homes n'ont point & qu'ils ne sauroient avoir, parce qu'ils ne sont que des Homes. Celui à qui manqueroit l'Organe du Goût, ne sauroit distinguer les Saveurs; un Aveugle de Naissance ne pourroit avoir l'idée de la Lumière & des Couleurs. Il en est de même des Homes. Aperçoivent ils un Phénomène, ils veulent d'abord en deviner les causes & les expliquer; mais leurs Lunettes ne sont pas assez bones, & ils ne voient rien que confusément. Un autre défaut, ajouta t'il, que vous me permettrés de reprocher aux Animaux de vôtre espèce, c'est de s'imaginer que rien n'est beau, que rien n'est parfait que ce qui leur ressemble: Telle est l'illusion de l'Amour propre. Quelqu'un a dit, que s'il y avoit des Peintres parmi les Lions, & qu'ils voulussent peindre l'Amour, ils ne manqueroient pas de lui doner la figure d'un Lion. Les Homes font quelque chose de semblable. S'ils représentent les Dieux, ils les peignent avec des Yeux, une Bouche & une

une longue Barbe, pour leur doner un air de majesté, & les rendre plus vénérables Pour moi, lors que je parus à *Pfiché*, sous la forme de Cupidon, j'empruntai des plus beaux objets, tous les traits les plus propres à plaire, & je plús en éfet. Mais si vous étiez si beau, pourquoi vous rendre invisible, lui dis-je en l'interrompant? Pourquoi aussi, un Etre spirituel tel que vous, fût il si sensible à une goutte de Cire enflamée, que *Pfiché* laissa tomber sur vôtre Visage, lorsqu'elle vou-
 lut vous voir pendant que vous dormiez? Plus nos Corps sont délicats, plus ils sont sensibles, répondit-il. Je n'affectois d'ailleurs de me rendre invisible, que pour exciter la curiosité de ma Maitresse & redoubler son amour. A propos d'amour, repris-je, on dit que c'est vous qui avés inspiré à vôtre bon Ami le Marquis d'*Argens* une violente passion pour une Comédienne. Vous lui avés joué un mauvais tour; cette passion lui a couté sa fortune: Un Gentilhomme épouser une simple Actrice! Ho! elle est bien aimable, reprit le Sylphe;

*C'est à l'Amour à rapprocher
 Ce que sépare la Fortune.*

Dans le fond, la Beauté vaut bien la Noblesse. Il y a là une sorte de compensation.
 Savés

Savés vous bien que tout l'avantage est peut être du côté du Marquis , & que j'ai crû lui rendre un grand service , en rendant sensible le Cœur de *Camille Cochois* , c'est le nom de son Epouse. Le Marquis n'est plus jeune , & il est usé. Qui auroit voulu de lui ? Il goûte dans son Automne , les douceurs dont on ne jouit guères que dans son Printems ; c'est se rajeunir que d'aimer. Mais j'ai bien voulu me mêler de cette affaire , en faveur des jolies choses qu'il me fait dire dans ses *Lettres Cabalistiques* , quoi qu'il me prête aussi quelques sottises. Mais tenés , dit-il , en sortant un Papier , voilà qui vous instruira de l'Histoire du Marquis : Il est tems de finir un Entretien qui pourroit vous fatiguer.

Avant que de me quitter, lui dis-je, je vous prie de m'apprendre pourquoi vous êtes en Equipage de Voïageur , & que vous tenés une Bridè entre les Mains ; je ne vois point de Cheval. C'est que vous n'avés pas les Yeux assés bons , repliqua t'il. Je suis descendu des Airs sur un Griffon volant , que je n'ai pas jugé à propos de rendre visible. A l'égard de mon Equipage , c'est que je viens de visiter les *Indes* & de faire le tour du Monde ; Je me suis arrêté quelques instans à la Cour de *Berlin* , qui est maintenant le sé-

Q

jour

jour des beaux Génies , & j'y ai appris les particularitez , contenues dans l'Écrit que je vous laisse. Puis que vous venez ainsi de parcourir l'Univers , repris-je; aprenés moi je vous supplie , si *Telliamed* a dit vrai dans le Livre qu'on a publié sous son nom ; c'étoit là le sujet de ma méditation & de mes reveries ; vous avés promis de déclarer mes doutes : Je vous somme de vôtre parole. Ce fera pour une autrefois , repliqua le Génie , & il disparut.

C'est ainsi qu'en partant il me fit ses adieux.

J'aperçus seulement autour de moi , un soufle leger , qui formoit come un Tourbillon & s'élevoit dans les Airs , où il laissoit un sillon de Lumière. Vous avés vû quelques fois de ces Lueurs , qu'on nomme des Étoiles volantes ; ce que je vis avoit quelque rapport à ces Feux volages & rapides , mais il avoit moins d'éclat. J'aperçus cependant à cette Lumière , le Papier que le Sylphe m'avoit promis ; je le relevai avec empressement , & j'y lus ce qui suit.

A N E C D O T E S Literaires , ou Histoire du
MARQUIS D'ARGENS & de CAMILLE
C O C H O I S .

LE Marquis d'*Argens* a encensé à l'Amour , meme après avoir passé l'âge d'aimer & d'être aimé. Epris des charmes de la *Cochois*,

Femme d'esprit, mais simple Comédienne, il la épousée en secret, & il a quitte avec elle le séjour de *Berlin* où il vivoit fort agréablement. La Famille du Marquis n'a pû approuver un Mariage si peu proportionné & si peu honorable pour un bon Gentilhomme, dont le Père est Procureur Général au Parlement de *Provence*. Ce Magistrat n'est pas heureux dans l'établissement de ses Enfans. Son Cadet, après s'etre passionné pour une Avanturière *Angloise*, qui se dit Fille d'un Milord, ruiné au Service du Prince *Edouard*, s'est aussi marié avec elle contre la volonté de son Père, qui a été enfin engagé à consentir à une union qu'il ne pouvoit rompre que très difficilement. Il n'a pas eû la même condescendance pour le Marquis dont nous parlons, qui abandonné de tout le monde, file le parfait amour à *Monaco*, où il s'est retiré. Voici quelques traits de son Histoire qui pourront servir de supplément aux Mémoires de sa Vie.

Le Marquis d'*Argens* étoit assez tranquille à la *Haie* où il vivoit avec frugalité du fruit de ses Productions, lors què Mr. de *Voltaire* lui écrivit une Lettre, dans laquelle il l'invitoit très instamment à aller auprès de lui à *Berlin*. Mr. d'*Argens* se rendit avec empressement à cette invitation. Mais avant què d'arriver à *Berlin*, il eût une Avanture assez

singulière. Il trouva dans une Auberge où il logeoit, la *Frétillon*, fameuse Comédienne, déguisée en Petit-Maitre *François*, qui comença par des Révérences, continua par des Complimens maniérés & finit par des Questions multipliées & par se doner à soi-même de l'Encensoir par le Visage. Le Marquis, qui la prenoit pour un Home, lui demanda civilement des Nouvelles. *Je viens de Berlin*, lui répondit nôtre jeune Etourdi, *où j'ai vu un certain Arouet qui se décore du nom d'une petite Ville de Toscane, qu'on apelle Volterre. Mais si l'on en croit le bruit public, on verra bien-tôt un autre Original à Berlin : c'est un Home que l'on dit être sans Patrie & sans Religion, mais dont j'ai oublié le Nom.* Quoi ne seroit-ce point le Marquis d'Argens lui dit-il en l'interrompant? *C'est toi qui l'as nommé*, repliqua-t-elle. Il a dû courrir de grands risques, lui dit le Marquis, car son Stile est mordant, & il s'est fait bien des Affaires avec les Moines, qu'il n'a guères ménagé. *Non plus que d'autres*, reprit le petit Home, *mais on a su le mettre à la raison, & le Marquis de Rouville, qui est moi, l'a fait trembler plus d'une fois.* Cette fanfaronade déplut fort au Marquis, qui en fut vivement piqué. Je vois bien, repliqua-t'il, en haussant la Voix, que vous êtes un Imposteur ;

&c

& que vous ne conoiffés point celui dont vous parlés : Aprenés que c'est moi : Voions si vous aurés le courage de me faire raison de vôtre insolence , ou de me faire trembler. Il mit alors l'Epée à la main , & vouloit forcer l'Avanturier à en faire autant. Celui-ci tomba à ses piés : *Je ne suis point* , dit-il, *d'un Sexe propre à se battre : Reconoiffés sous cet Habit d'Home la pauvre Frétillon.* Hé! qui t'auroit reconu sous cet Habit? Viens ma chère Enfant, lui dit le Marquis en l'embrassant & en la relevant , je ne veux voir la *Frétillon* que dans mes bras. Viens scèler nôtre réconciliation. Ils firent la paix & le Marquis ne signala sa vengeance que par ses caresses.

Tendre & galant , come l'est Mr. d'*Argens* , il n'est pas surprenant qu'il soit devenu amoureux de *Camille Cochois* , qui a des sentimens & des graces ; mais qui possède sur tout l'art de les faire valoir. Elle fut si bien le captiver , qu'il oublia avec elle son Age , sa Naissance & sa Philosophie , pour n'écouter que son Amour. Il lui sacrifia sa fortune & son honneur. En un mot , il eut toutes les foibleffes & toutes les fureurs d'une Passion qui réduit en esclavage ceux qui n'ont pas la force de la soumettre. Mr. de *Maupertuis* , retiré come lui à *Berlin* , &

Président de l'Académie des Sciences, dont le Marquis étoit Membre, lui représenta inutilement ce qu'il devoit a son Honeur & à son Devoir; Rien ne put ébranler sa confiance. Il pensa en couter cher au Marquis *Algaroti*, pour avoir essayé de le détacher de l'objet de son Amour, en feignant d'être son Rival & un Rival aimé. Mr. d'*Argens* désespéré de cette préférence, voulut absolument se venger; il le fit appeller en Duel; se batit, quoiqu'on put lui dire pour le ramener à la raison; fut blessé & perdit beaucoup de sang, sans perdre son amour. Voici une Lettre que lui écrivit sa Maitresse, quand elle fut cette triste aventure & après qu'elle eut été obligée de se séparer de lui: On jugera par là de son Esprit.

„ Que fais tu, chère moitié de ma Vie?
 „ Coment te portes tu, depuis que je t'ai
 „ quité? Je ne puis vivre éloignée de toi!
 „ Mon état est affreux! La situation où je
 „ t'ai laissée m'arrache l'Ame! Que devien-
 „ dra ta chère Camille, si ton mal aug-
 „ mente? Quel est la fatalité de mon destin
 „ de ne pouvoir être auprès de toi? Mais
 „ barbare, tu as eu la cruauté de m'en
 „ faire séparer. Ce sont tes réflexions dépla-
 „ cées qui m'empêchent de te doner mes
 „ soins: Pourquoi t'ai je écouté? Ta pru-
 „ dence

„ dence me plonge dans des horreurs dont
 „ je frémis. Ménage toi, mon adorable
 „ Amant. Outre l'intérêt que tu as à conser-
 „ ver tes jours, songe que ma Vie est atachée
 „ à la tienne. Adieu, mon cher Marquis,
 „ n'oublie pas que je n'aimerai jamais que
 „ toi. Je le jure par toi même: C'est le Ser-
 „ ment pour moi le plus respectable.

Ne croit-on pas entendre les Adieux d'*Andromaque* à *Hector*, ou lire un Roman? Cependant ceci est une Histoire très véritable, dont les Héros sont encore vivans: Que dis-je! Une Histoire toute récente, puis qu'elle a comencé en 1743. & qu'elle n'a fini qu'en 1751. Année heureuse pour nos Amans, ou plutôt très malheureuse, car s'ils comencèrent à jouir des délices d'un Mariage contracté en secret, ce fut aussi l'époque de leur infortune & de la misère où ils sont tombés.

Mr. de *Voltaire*, qui s'interretoit pour le Marquis d'Argens, voulut lui faire sentir l'irrégularité de sa Conduite, & voici dans quelle occasion.

Un jour que le Marquis d'Argens s'amusoit à arranger quelques Livres dans une Bibliothèque, Mr. de *Voltaire* étant entré eut le plaisir de voir ses Ouvrages très proprement reliés à côté de ceux de *Rousseau*. Je tache, lui dit le Marquis, de vous réunir

après votre mort, n'ayant pu l'être pendant votre Vie : Il ne faloit pas féparer les deux meilleurs Poètes de notre tems. L'illustre *Voltaire* fut sensible à cet éloge : Il n'a pas tenu à moi, repliqua t'il, de me reconcilier avec *Rouffseau* ; nous fouhaitions l'un & l'autre d'être Amis, mais fa mort à prévenu nos defirs. Je fouscrivis avec empreflement pour fes Oeuvres dont Mr. *Segais* est l'Editeur, & la Lettre que je lui écrivis à ce fujet est imprimée à la fin de cette belle Edition. Cette réconciliation quoique tardive, vous fait honeur, lui dit le Marquis ; mais,

Qu'il est aisé de plaindre

Le fort d'un Ennemi quand il n'est plus à craindre.
Regrets tardifs & fuperflus ;
Inutile tendrefse, Hipolite n'est plus.

Les grands Homes devroient être tous Amis & préférer leurs cœurs de cette baffe jalousie qui deshonne les Talens, & qui ne devroit être le partage que de ces petits Génies, qui fe difputent une Gloire qu'ils n'obtiennent jamais. Quelle utilité n'auriés vous pas tiré du Commerce de *Rouffseau*, si vous aviés fû l'entretenir ! On auroit admiré l'union de l'*Horace* & du *Virgile François*. Mais il vous dit fon fentiment avec trop d'ingénuité fur votre Tragédie de *Marianne*, qui avoit
 de

de grand défauts. Vous lui reprochates à votre tour, que ses Vers sentoient le *Germanisme*, depuis qu'il avoit été obligé de quitter la *France*. Aujourd'hui que vous êtes en *Allemagne*, ne craignés vous point que les vôtres ne se ressentent aussi du Climat ? Je n'ai rien à craindre de semblable, reprit *Voltaire*, près d'un Roi qui a placé les Muses avec lui sur le Trone :

Le Parnasse est par tout où se trouve Apollon.

Mais on peut, ajouta t'il, vous faire un reproche bien mieux fondé : Vous êtes amoureux, & amoureux d'une *Comédienne* vous qui vous piqués d'être Philosophe ! C'est acheter bien cher un repentir, que de l'acheter aux dépens de son honneur. Je suis votre Compatriote & votre Ami ; cela m'autorise à vous parler avec franchise. Il nous est permis de faire des Comédies, mais non d'être Acteurs. Nous ne devons conoitre les Passions que pour en chercher les causes, & non pour les ressentir : Notre Cœur doit être calme, pour en mieux voir le jeu & les mouvemens : Les Tempêtes qu'elles excitent ne doivent point aller jusques à nous : Quoi de plus digne d'un Sage, que d'être tranquille au milieu de l'Orage ! C'est se confondre avec la multitude, que d'en avoir toutes les foiblesses.

J'ai

J'ai admiré les graces & les talens de l'aimable *le Couvreur*, meilleure Actrice que votre *Camille Cochois* : Elle avoit l'art de faire passer dans nos Cœurs, toutes les Passions qu'elle exprimoit. Elles s'y peignoient dans ses paroles, dans son geste & sur son visage; mais je m'en suis tenu à l'estime, & si mes Yeux l'ont trouvé belle, du moins mon Cœur eut la force de résister à ses charmes.

Le mien est plus sensible & plus tendre que le vôtre, interrompit le Marquis : L'Amour en a triomphé.

Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Je ne suis ni heureux ni illustre; mais je suis Amant, & j'aimerai toute ma Vie. *Voltaire* indigné le quitta brusquement & ne le revit plus.

Quelque tems après Mr. d'*Argens*, eut le plaisir de se réconcilier avec son Père. Ce bon Vicillard ne pût s'empêcher de verser des Larmes, lors qu'il vit son Fils à ses genoux. Il lui dit : *Le Public te loüe; deux Grands Rois t'estiment; ton Père pourroit-il te haïr!* Après s'être réconcilié avec son Père, il se réconcilia en quelque manière avec la *France*, d'où il avoit été exilé; & M. le Comte de *St. Florentin*, après quelques exhortations sur les égaremens de sa jeunesse & quelques avis
sur

sur sa conduite, lui anonça la révocation de son exil & lui fit même présent de la part du Roi, du Portrait de S. M. enrichi de de Diamans.

Voilà bien des prospérités, qui se font en quelque forte évanouies, & dont il ne reste presque au Marquis que le souvenir : Enseveli dans l'obscurité de la retraite, sa Famille est perdue pour lui : Il auroit cependant pû faire casser son Mariage & par là rétablir sa fortune. Mrs. de *Maupertuis* & d'*Arnaud* le conjurèrent de faire ce sacrifice. Son Epouse elle même se jetta à ses piés, en fondant en larmes & en le suppliant de se séparer d'elle & de l'abandoner. Plus elle faisoit d'efforts, pour lui prouver son désintéressement & son amour, plus sa tendresse pour elle redoubloit. Elle prit même le parti de la fuite, pour conserver la fortune de son Epoux & ne pas le voir errant sur la Terre; mais il courut après elle, & la trouva mourante dans une mauvaise Chau-mière. Son retour & sa présence lui rendirent la santé & la vie. Il lui jura de ne la quitter jamais : Il a tenu son Serment, mais il lui en a couté cher. On raporte que Mr. d'*Argens* a souvent dit dans ses disgraces, que si l'on conoissoit mieux l'Amour, on pardoneroit plus aisément les fautes qu'il fait comettre.

On dit que ce Dieu est le Père des Beaux-Arts : On prétend du moins qu'il a donné naissance à la Peinture & à la Musique. Quant à la Poésie, on ne sauroit nier qu'elle ne lui doive beaucoup. Quelqu'un a dit :

La Colère suffit & vaut un Apollon.

Mais je dirai que l'Amour inspire de meilleurs Vers què les Muses. Je n'en veux pour preuve que le Marquis d'*Argens* lui-même. Il n'est pas né Poète ; il n'a comencé même à le devenir qu'à l'âge de 40. Ans. Cependant il fit des Vers, dont voici une partie, & qu'il adressa à son *Aminte*, c'est à dire à *Camille Cochois*, à qui il soutenoit que tous les Hommes sont malheureux. Cette idée est au moins une consolation pour lui.

FRAGMENT d'une Epitre à Melle.
Cochois.

Vous voulés donc, charmante *Aminte*,
Que dans des Vers tracés sans art & sans con-
trainte,
Ma Muse dépeigne à vos yeux
Ces premiers tems, ces jours heureux,
Où, loin du crime & de l'envie
L'Homme passoit sa Vie
Dans l'innocence & les plaisirs.

Amin-

Aminte, hélas! Oserois-je le dire!
 Cet Age d'Or, ce Siècle si vanté,
 Ne fut jamais qu'un beau délire;
 Et le bonheur n'a jamais existé.
 Je vois sur la Terre & sur l'Onde,
 Tous les Mortels mécontents de leur sort,
 Et celui que Neptune amène dans le Port,
 Insulte aux Dieux, se plaint & gronde,
 Plus encor que ce Malheureux
 Qui tombe au centre de l'Abîme,
 Et qui des Flots impétueux
 Devient une triste Victime,

E N V O I.

Aminte, voulés vous que je nomme un Heureux,
 Cessés d'être cruelle, & recevés mes Vœux.

R E P O N S E de Camille Cochois.

Marquis, si c'étoit à Camille
 A nommer le bonheur;
 Pour jouir d'un destin tranquile,
 Il suffroit de consulter mon Cœur.



ÉPIÎRE A LOUIS XV.

Sur l'Établissement de l'ÉCOLE-ROIALE-MILITAIRE*.

UN GRAND ROI, Don du Ciel, Fruit
pénible du Temps,

Ne cesse de verser des Bienfaits éclatans.

C'étoit donc peu, LOUIS, de couronner ta gloire,

En livrant à la Paix le prix de la Victoire;

C'étoit peu de venger, par un Regard divin,

Ces Héros Plebeïens; outragez du Destin,

Qui par tant de Travaux, acúsant ses caprices
Comptoïent, au lieu d'Aïeux, d'illustres cicatrices (**.)

Quoi ! sous ton Aile encor tu vas donc réunir

Ces jeunes Nourçons, Espoir de l'Avenir,

Le plus pur du beau Sang dont s'aplaudit la
France !

O Vertu, sous mon Roi, qu'elle est ta récompense!

L'éclat

* On attribue cette Épître à Mr. Marmontel, connu par diverses belles Pièces de Théâtre, & duquel nous avons eu occasion de parler dans nos précédens Journaux.

** On doit entendre ici la Noblesse Militaire, créée par le Roi, dans les comencemens de ce Mois, en faveur des anciens Officiers non Nobles.

L'éclat dont il te couvre embrasse tous les tems;
Des Ancêtres il passe à leurs derniers Enfants:
Il les consacre tous : Sous l'Empire d'un Sage,
Tes droits sont des Sujets le plus cher Héritage.

VOUS, Citoyens fameux, qui fûtes autrefois
Les Défenseurs du Trône, ou le Soutien des Loix,
Franchissez, à mes sons, les Rives ténébreuses;
Accourez parmi nous; voyez, Ombres heureuses,
Quel Lustre sur vos Noms fait rejaillir LOUIS;
Pour aquiter nos Cœurs, il adopte vos Fils;
De son auguste Sein, l'Amour les fait renaître;
Qu'il est doux de devoir sa splendeur à son
Maître!

Le Besoin, ce Tiran qui poursuit la Vertu,
Tient souvent sous son joug le Courage abatu;
L'Indigent fuit du jour l'importune lumière,
Sous de tristes lambeaux, couché dans la poussière,
Inutile, il languit dans un triste repos;
Son País perd son Home, & la Gloire un Héros.

Respirez, vous qu'opprime un Dessein si barbare;
LOUIS voit vos malheurs, soupire, & les répare.
Par des Nœuds immortels, Il enchaîne ses Dons;
Vos Destins sont liez aux Destins des BOURBONS.
Quel est l'obstacle encor que votre Cœur redoute?
Un Dieu vient, & du Ciel il vous ouvre la route.
O Tendresse! O Pouvoir! de ses raïons frapez,
Que de germes heureux seront développez!

Je les vois, ces Aiglons formez sous son Egide,
S'armer de son Tonnerre, & dans leur vol rapide,
Faire

Faire tomber ses coups sur cens Murs chancelans :
Je vois ces fiers Lions , les yeux étincelans ,
L'air terrible , affronter & le feu & la flamme ;
Que l'ardeur, disent-ils, qu'il soufla dans nôtre
 Ame,

Enfante des Exploits dignes de ce TITUS !
 Nous comptons ses Bienfaits ; qu'il compte
 nos Vertus ;

Dans ce Champ de carnage , où règne sa
 vengeance ,

Gravons , en traits de sang , nôtre reco-
 noissance ,

Que par tout l'Ennemi reconoisse à nos coups
 Quel Roi guide nos bras & triomphe avec
 nous.

Mais des Enfans de MARS la Seine environée
Roule orgueilleusement son Onde fortunée.

Tout charme sur ses bords ses avides regards ,
Elle y voit le Berceau , l'Azile des Césars.

La Nimphe s'aplaudit, & tour à tour contemple,
Dans la Lice, l'Emule, & dans le Port, l'Exemple,

Du même zèle épris les Grands Rois sont Rivaux,
La gloire d'un bienfait en produit de nouveaux,

D'une Main qu'embélit leur noble impatience ,
A l'envi sur leur Peuple ils versent l'abondance.

Tel du Vainqueur du Rhin l'Héritier généreux
Lui'dispute l'honneur de faire des heureux.

Tel du Trône des Airs, dans sa Course féconde,
Le Soleil renaissant vient enrichir le Monde.

C'est

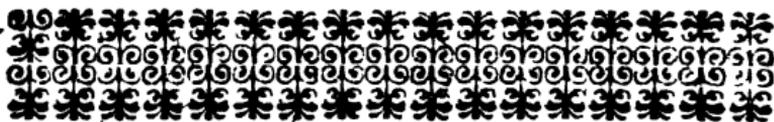
C'est ainsi, qu'à l'abri du ravage des tems
 LOUIS de sa grandeur pose les fondemens,
 Sa Valeur la comence, & sa Bonté l'achève.
 Les Rameaux languissans, qu'il ranime & relève,
 Dans d'autres Rejettons, à jamais reproduits,
 L'honoreront sans cesse, en se couvrant de fruits;
 Epoux; Mères, Enfans, iront, dans tous les âges,
 Couronner de Lauriers, encenser ses images,
 Leurs mains embrasseront ces sacrez Momumens,
 Des pleurs délicieux, dans ces heureux momens,
 Peindront les doux transports de leur Ame attendrie,
 Leurs Vœux s'invoqueront, ô Dieu de la Patrie,
 Et tes yeux enchantez, dans ce brillant Séjour
 Ne verront plus qu'un Temple enflamé par l'Amour.

PARIS.



R

LES



LES FLEURS D'ORANGE CATATILLE,

Chantée & présentée à L. A. S. Monseigneur
le PRINCE HEREDITAIRE D'ORANGE ET
DE NASSAU & à Madame la PRINCESSE
CAROLINE, le Jour Anniversaire de leur
Naissance.

L'AURORE, avec plaisir, dans les Jardins
de Flore,

*Voïoit épanouïr mille nouvelles Fleurs ,
Que sa fraîcheur faisoit éclore ,
Et qui flâtoient ses sens des plus douces odeurs.
La ROSE distinguée entr'elles ,
Brilloit des plus vives couleurs ,
Et prétendoit sur les plus belles
L'hommage & l'empire des Cœurs.*

*Brillez dans ces Jardins charmans ,
Eclatez, Source de ma gloire ;
Zépher, par tes empressemens ,
Viens , acorde moi la victoire
Sur mille Cœurs jaloux de mes apas naissans.
Fille des Larmes de l'Aurore ,
Je fais le charme du Printems ;*

Sans mon éclat Vertumne & Flore
Des Mortels auroient-ils l'encens ?
Brillez &c.

La R O S E triomphoit, & ses humbles Rivaless,
Trop foibles & trop inégales,
Ne sembloient en ces lieux, que pour orner sa
Cour ;

Mais pour sa vanité quel faneeste retour !
D'un ORANGER, fameux jadis dans l'Hespérie,
Sort à l'instant une TIGE fleurie :
Tout l'admire, tout aplaudit.
A cet aspect, déjà flétrie,
L'Orgueilleuse se fane & sèche de dépit.

Règnez, dans ce brillant Parterre,
TIGE féconde, étalez vos apas,
Soiez l'Ornement de la Terre,
Et la gloire de ces Climats.

Cède sans honte & sans ennui,
R O S E ; par un destin étrange,
Tes stériles attraits, en un jour sont détruits ;
Mais les superbes FLEURS D'ORANGE,
Plus dignes de nôtre loüange,
Sont un Gage des plus beaux Fruits.
Règnez &c.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

BERNE. Le 8. de ce Mois Mr. Sécre-tan, Pasteur de l'Eglise de *Dailens*, a été nommé par LL. E.E. Professeur en Théologie à *Lausanne* après une Dispute qui a duré plusieurs Semaines.

EXTRAIT d'une Lettre de P A R I S.

MR. *Bret*, connu par le Roman de *Citeride*, & par quelques petites Pièces de Théâtre vient de donner la *Vie de la célèbre Ninon L'Enclos*, Amie de *St. Evremond*, & de plusieurs Seigneurs de la vieille Cour, qui admiroient son esprit, autant que sa beauté. Cet Ouvrage est écrit froidement ; & ne vaut pas les Lettres qu'on a imprimées sous son nom, & que je crois être de *Crébillon le Fils*.

Mr. *Du Clos*, de l'Académie Française, Auteur de l'*Histoire de LOUIS XI.* publia, avant hier, une Brochure nouvelle, intitulée, *Considérations sur les Mœurs du Siècle.* On trouve dans cet Ouvrage une diction pure, quelques traits neufs, & de vieilles choses exprimées d'une manière nouvelle.

Mr. l'Abé *Mabli* vient aussi de nous donner un Livre en deux Volumes, qui a pour titre, *Considérations sur les Romains.* C'est *Vertot* & *Montesquieu* retournés.

Mr. *Vadé*, jeune Homme, connu par le genre singulier des *Poësies poissardes*, vient de faire

imprimer un Poeme, dans ce goût burlesque, qui a pour titre la *Poire cassée*. Il règne dans cet Ouvrage une fine parodie, des idées neuves, & presque par tout une bone plaifanterie.

Le Théâtre François donna, il y a huit jours, le *Fat*; Comédie nouvelle en cinq Actes & en Vers, de Mr. de *Latagnan*, Conseiller au Parlement & Neveu de l'Abé de ce nom, si conu par ses jolies Chanfons. La Pièce est tombée. Le Théâtre est une carrière difficile.

*Un Auteur n'y fait pas de faciles Conquêtes,
Il trouve a le sifler des bouches toujours prêtes.*

Les Italiens, plus heureux, continuent, avec succès, la représentation du *Prix du Silence*, Comédie de l'aimable *Boiffi*. Ils donnèrent Vendredi dernier, *Les Amans inquiets*, Parodie de *Thetis de Pélée*. Cette Parodie est de *Favart*. Tout Paris y volé, & en sort satisfait. A la vérité, je crois bien que l'Opéra de *Thetis & de Pélée*, que l'Illustre *Fontenelle* fit représenter, il y a environ 60. ans, a contribué au succès de la Parodie. On a remarqué que les meilleures Pièces de Théâtre sont celles dont la Parodie a aussi le mieux réussi. La réputation de l'une, prête de l'éclat à l'autre; le sérieux semble donner du prix & du relief au badin. Ces deux Genres si opposés se rapprochent cependant avec une extrême facilité.

Je crois vous avoir déjà mandé, que Mr. de Fontenelle a eu le plaisir de voir rajeunir l'Opéra dont je viens de vous parler, qui a eu autant de succès que lors qu'il avoit les graces de la nouveauté. C'est que le bon a toujours le bonheur de plaire. Mr. de Fontenelle n'est pas de ces Ecrivains qui survivent à leur propre gloire, il est encore le témoin de la sienne, & il la soutient par son esprit, & par son mérite. Je n'ai pas manqué de lui faire vos complimens; il m'a parlé de vous & de vos Ouvrages d'une manière dont vous seriez bien content, si vous aviez pû l'entendre; il vous salue; son grand âge le dispense d'écrire à Personne.

J'oublois de vous marquer que les Comédiens François ont repris les *Femmes Savantes de Molière*. Comédie qu'on n'avoit pas jouée depuis douze ans; ainsi tout se renouvelle; excepté nos Années, qui ne s'écoulent que trop vite. *Molière* sera toujours goûté, parce qu'il avoit le vrai Génie de la Comédie, qui manque à presque tous les Ecrivains d'aujourd'hui; Ils font plutôt des Dialogues brillans & ingénieux, que des Comédies: Sans penser qu'il ne faut pas chercher à mettre beaucoup d'esprit là où il n'en faut pas.

*En voulant le Portait trop beau.
On fait grimacer la figure.*

Un Savant de mes Amis va faire un Traité pour démontrer que *Pythagore* conoissoit la *Gravitation des Corps célestes*, le *double mouvement de la Terre*, la *Théorie des Comètes*, la *Multiplicité des Mondes* &c. Ne semble-t'il pas que les Anciens savoient tout, conoissoient tout, & que nous autres pauvres modernes soions réduits à n'être plus que leurs Echos.

*Mais le jour doit suivre l'Aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore.
Conservons l'espoir généreux.
Malgré l'intervale, des Ages,
Osons, en lisant leurs Ouvrages,
Nous croire, au moins, Hoines comé eux.*

LA MOTTE.

Je vous envoie une petite Rélation, moitié Vers, & moitié prose, d'un Voiage, que nous fimes Mr. le Marquis de *Curzay* & moi, à *Rogliano*, dans l'Isle de *Corse*. Vous trouverez, dans le même Pâquet; quelques Pièces de Poésie, que vous êtes condanné à lire, & qui plus est à m'en dire vôtre sentiment, mais avec la franchise d'un Ami, qui cherche plus à instruire qu'à louer. Vous en pourrés tirer ce qu'il vous plaira pour le *Journal Helvétique*, qui se fait conoitre avantageusement, & qui prendra de plus en plus faveur, si les Auteurs, qui, comé vous, l'enrichissent de leurs Productions, continuent à le faire avec le même succès. Je suis &c.



PARTICULARITEZ

Concernant Mr. DE LA BOURDONAÏE.

Extrait d'une Lettre de Paris du 1. Mars 1751.

LEs Nouvelles publiques ont anoncé l'Élargissement & la pleine justification de *Mr. de la Bourdonaïe*, ce fameux Chef d'Escadre, à qui, par un revers vraiment digne des caprices de la Fortune, la Conquête de *Madraff*, qui l'auroit dû couronner de Lauriers, a atité au contraire une Captivité qui a duré près de quatre Ans. Come les Gazettes nè font ordinairement qu'anoncer ou tout au plus qu'éfleurer les Événemens, aucune n'a instruit le Public de la cause, ou pour mieux dire du prétexte qui a pû occasionner une disgrâce si extraordinaire. Je viens de l'aprendre d'une personne qui en est instruite à fonds; & come cette Afaire a fait beaucoup de bruit, je me persuade, que vous ne serés pas fâché d'en être informé.

En 1734. S. M. nomma M. de la *Bourdonaïe* Gouverneur des Isles de France & de Bourbon. En 1748. après avoir bien réfléchi sur l'état des *Indes* & sur les forces des *Anglois* dans ce Pais là, M. de la *Bourdonaïe* voiant que toutes les Croisières seroient infructueuses, parce qu'alors tous les Marchands *Anglois* s'étoient retirés, il crut devoir tenter l'expédition de *Madraff*, dont il avoit formé

le projet dès l'Année 1740. Il communiqua ses Idées sur cela à M. *Dupleix*, qui se disoit Gouverneur Général de ce Pais immense, connu sous le nom de l'*Inde*, & de cette supposition on a conclu que M. de la *Bourdonnais* étoit dans son Gouvernement, & que par conséquent, il devoit lui être subordonné. Il lui développa tout ce qu'il y avoit pour & contre cette Entreprise, & le fit convenir qu'elle ne pouvoit se faire qu'après la ruine ou la déroute de l'Escadre *Angloise*. Fondé sur les Ordres du Ministres, qui enjoignoient à M. *Dupleix* de le seconder en tout, M. de la *Bourdonnais* lui demanda 60. Canons. M. *Dupleix* lui répondit, que les forces de l'Ennemi pouvoient augmenter, qu'ils seroient certainement en état de lui tenir tête & de lui délaberer quelques Vaisseaux.

M. de la *Bourdonnais*, éconduit par cette Réponse, fut obligé de mettre à la Voile; ce qu'il fit le 4. Août sans avoir toute l'Artillerie dont il avoit besoin. Son Entreprise n'ayant eü aucun succès, & voyant qu'elle étoit fort hazardeuse, il demanda une Délibération du Conseil supérieur de *Pondichéri*, sur ce qu'il étoit à propos de faire dans cette occasion. Ces Messieurs, formalisés de ce que M. de la *Bourdonnais* ne lui avoient point parlé jusqu'alors de son projet sur *Madraff*, ne voulurent rien décider la dessus & ils firent courir un bruit, qu'il ne refusoit de faire

ce Siège , que parce qu'il étoit d'intelligence avec les *Anglois* , qui , pour s'en garantir , lui avoient difoit-on , donné 200000. Pagodes*. M. de la *Bourdonnâie* , pour détruire cette Calomnie , entreprit le Siège de cette Ville , & en vint à bout , en promettant aux *Anglois* de la leur rendre , moiennant une Rançon. Il entra dans la Ville le 4. Septembre.

Dès qu'il eut fait arranger toutes les Marchandises qui se trouvoient à *Madraff* , il ne pensa plus qu'à entrer en Négociation avec les *Anglois* , pour régler les Articles du Traité de Rançon. Contre l'Avis de Mr. *Dupleix* , il en régla le prix à 1100000. Pagodes , tant pour la Ville *Noire* , que pour la Ville *Blanche*. On chargea si fort M. de la *Bourdonnâie* de Malversation dans cette action , & le despotisme de M. *Dupleix* s'étendoit si loin à *Pondichéri* , qu'il fut arrêté que Mr. de la *Bourdonnâie* seroit fait Prisonnier , le Traité fait avec les *Anglois* anulé , M. de la *Bourdonnâie* dépouillé de toute Autorité , & réduit dans son ancien Gouvernement , non seulement à l'état de simple particulier , mais encore de particulier disgracié.

Après bien des Evénemens trop longs à détailler ici , M. de la *Bourdonnâie* , justement sensible à des Afronts qu'il avoit si peu mérités , résolut de venir en Cour se justifier & y demander la cassation du Juge-

* Monnoie des Indes , valant environ un Ecu d'or de France.

ment que ses Ennemis avoient rendu contre lui à *Pondichéri*. Il s'embarqua pour cet effet à *St. Eustache*, sur un Vaisseau *Holandois*, qui fut obligé de relacher en *Angleterre*. En arrivant à *Londres*, il y fut reconu, & fait Prisonnier de Guerre. On lui dona la Ville pour Prison, & pendant le séjour qu'il y fit, il y fut traité avec toutes sortes de distinctions.

Aiant demandé son retour en *France*, on le lui acorda & il partit.

Arrivé à *Paris*, les derniers jours de Février 1748. il se rendit à *Verfailles* où il vit les Ministres. Ses Ennemis de *Pondichéri* avoient pris les devans & avoient prévenu les Esprits contre lui, par des Libelles dont les faits étoient des plus graves, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que d'intelligence avec les Ennemis de l'Etat, de contravention aux Ordres du Roi, & de divertissement des Fonds de la Compagnie. Il fut en conséquence arrêté & enfermé à la *Bastille*, où il est resté jusques à la Semaine dernière. Un Arrêt des plus honorables, rendu en sa faveur, & qui le justifie pleinement de toutes les fausses acufations intentées contre lui, a rendu ce célèbre Chef d'Escadre à l'Etat & à son Roi, qui pour le dédomager de tout ce qu'il a pû souffrir pendant sa captivité, doit dit-on créer une nouvelle Charge des plus honorables dans la Marine, dont il sera revêtu. Action aussi louable que juste,

& bien digne d'un Monarque équitable, qui doit rendre à l'Innocence & à la Vertu, le lustre qui lui est dû, & que ses Ennemis se font inutilement éforcés de lui enlever.

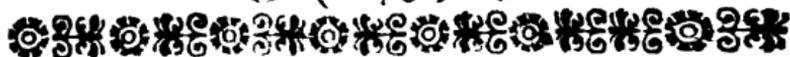


LETTRE à l'occasion des Couches de l'Impératrice Reine.

LES Lecteurs du Journal Helvétique ont vu dans ma Lettre du Mois de Novembre 1750. que suivant mes Remarques l'Impératrice Reine devoit acoucher d'un Prince; cependant les Nouvelles publiques nous aprènent qu'elle à mis au monde une Princesse: Les unes disent le 18. & les d'autres le 19. Mars. Cet Evénement étant directement oposé à mes Prédiction, on a lieu dès là, de les traiter de frivoles & de chimériques, & d'attribuer au hazard le succès de celles qui se sont trouvées justes, come la Naissance du jeune Prince de Parme. On révoquera pareillement en doute ce que j'ai avancé si positivement & avec une parfaite confiance, sur la Naissance du Prince que la Monarchie Française & même toute l'Europe desire avec ardeur. Mais je prie vos Lecteurs de suspendre leur jugement & de ne point me traiter de visionnaire. L'expérience que j'ai, ne me laisse aucun lieu de douter, que le succès ne réponde toujours à mes Prédiction, lors que je fais précisément

& au juste le jour de la Couche postérieure, & que dans l'intervale il n'y a point eû de fausse Couche. Aiant recherché exactement d'où pouvoit procéder le défaut de mes Calculs relativement aux Couches de l'Imperatrice Reine, j'ai remarqué que les Nouvelles avoient varié sur le jour précis de la Naissance de la jeune Archic-Duchesse *Josephine-Antoinette*; les unes l'on placées au 4. Février, & les autres, au 5. Février 1750. Il y a toute aparance que les premiers ont acusé juste. Un Almanac Alemand fort exact pour les Naissances, intitulé *l'Anglois véridique*, la met à cette Date du 4. Février. C'est sur la Date du 5. Février que j'ai établi mes Calculs. Ils anonçoient surement la Naissance d'un Prince au lieu que sur la Date du 4. ces mêmes Calculs me désignoient la Naissance d'une Princesse. Je ne pourois que tomber dans le même inconvénient, si je voulois actuellement faire quelques Prédications sur d'autres Couches de l'Impératrice; puis que, come je l'ai remarqué précédemment, les Nouvelles varient encore sur le jour de la naissance de la dernière Archi-Duchesse. En établissant mon Calcul sur le 18. Mars, je trouve que l'Impératrice auroit encore une Princesse, au lieu qu'en le fondant sur le 19. elle accoucheroit d'un Prince. Cet éclaircissement me paroît suffisant pour ma justification.

J'ai l'honneur d'être &c.



CH AN S O N.

PHILIS, le long de la Prairie,
L'autre jour s'en alloit chantant :

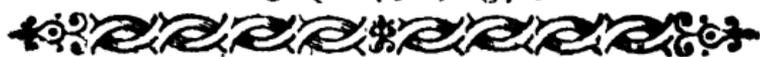
Qu'il est doux d'avoir un Amant ;
Mais fole est celle qui s'y fie !
Ah , n'écoutez point les Bergers ,
Ils sont tous trompeurs & légers.

Un Berger plein de perfidie ,
Que j'ai crû trop légèrement,
Me fait ressentir un tourment ,
Qui n'aura fin qu'avec ma vie.
Ah , n'écoutez point &c.

Lorsque leur ardeur est nouvelle ,
Rien n'est si beau que leurs discours ;
Mais tout le feu de leurs amours
N'est tout au plus , qu'une étincelle.
Ah , n'écoutez point &c.

Il me souvient qu'en ma Jeunesse
Maman me le disoit souvent ;
Mais je pris son raisonnement ,
Pour un chagrin de la Vieillesse.
Ah , n'écoutez point &c.

Ainsi Philis , dans sa colère ,
Se déchainoit contre l'Amour ;
Mais on ne la crût , à son tour ,
Non plus qu'elle avoit crû sa Mère ;
Et l'on écoute les Bergers
Quoi qu'ils soient trompeurs & légers.



ENIGME.

ON me vient consulter pour savoir les Saisons,
 Et quand le Soleil entre en ses douze Maisons,
 De la Terre & du Ciel je fais les destinées ;
 Et plus je suis nouveau, plus je marque d'Années.

ESPRIT est le mot de l'Enigme du Mois passé.

T A B L E.

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| R echerches sur les anciennes Vitres d'Eglise & Particularités sur le Verre. | 187 |
| Reflexions sur l'Egalité des Homes & sur celle des Conditions. | 211 |
| Lettre sur quelques Découvertes modernes qu'on attribue aux Anciens. | 238 |
| Lettre curieuse & singulière à Mr. M***. | 243 |
| Histoire du Marquis d'Argens & de Ca- mille Cochois. | 250 |
| Epitre à Louis XV. | 262 |
| Les Fleurs d'Orange Cantatille. | 266 |
| Nouvelles Littéraires. | 268 |
| Extrait d'une Lettre de Paris. | 268 |
| Particularitez concernant Mr. De la Boitr- donaie. | 272 |
| Lettre à l'occasion des Couches de l'Impéra- trice Reine. | 276 |
| Chanson. | 278 |
| Enigme. | 279 |

- Pag. 148. l. 19. n'en citeroit, *lisés*, n'exciteroit.
 155. 2. d'amie, *lisés*, d'Ames.
 155. 21. extrérent, *lisés*, entrérent.
 156. 7. *lisés*, fons confus.
 156. 19. sembles, *lisés*, semblables.
 165. 13. Afiquans, *lisés*, Afiquets
 169. 19. Paon, *lisés*, Pan.



A V I S.

ON trouvera chez Mr. le Capitaine Leantier à Moudon, la véritable Panassée minerale, découverte depuis plusieurs Années, par un fameux Chimiste Suisse, & portée actuellement à la plus grande perfection. Plus de deux mille Persones, de tout Sexe & de tout âge, ont fait une heureuse expérience de ce Remède. Il est regardé come un Sudorifique inmanquable, dans les grandes Maladies. A la première ou seconde Prise de cette Poudre, elle guérit généralement toutes sortes de Fièvres, de même que les Migraines invétérées, les Vertiges, & les Maladies des Filles. Elle est aussi fort bone contre les Pleurésies, Fièvres malignes, Flux de Sang, petite Verole &c. Elle tue & chasse généralement tout les Vers, & l'emporte à cet égard sur tout autre Vennifige. Ce Remède est fort facile à prendre, n'ayant ni gout ni odeur; on peut le délaier dans une Cuillerée de Bouillon, de Thé, de Vin ou d'Eau. La Prise est du poids de 4 Grains de Froment; elle agit par les Sucurs; par les Selles, ou par les Vomissemens, suivant que la Nature le requiert. Il faudra observer, le jour qu'on la prendra, de ne rien manger dès le matin, jusques après midi; mais de prendre un Bouillon léger de demi heure en demi heure. Les personnes extrêmement dures, pourront en prendre double doze, sans que cela puisse incomoder. Le Prix est de 10. Sols courant la Prise.

